



LA MARQUISE D'AUBRAY

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR M. CHARLES LAFONT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE,
(THÉÂTRE FRANÇAIS), le 28 Avril 1848.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE D'AUBRAY.....
 VALENTINE, sa fille.....
 LE BARON D'AUBRAY, son beau-frère.....
 LÉON, fils du baron.....
 LA COMTESSE DE BATZ.....
 LE VICOMTE, son neveu.....
 LE DOCTEUR LAGRANGE.....
 THÉRÈSE, nourrice de la marquise.....
 ANTOINE, jeune paysan au service du docteur.....
 GERMAIN, domestique du baron.....
 UN JUGE DE PAIX.....

ACTEURS.

M^{me} MÉLINGUE.
 M^{lle} JUDITH.
 MM. MAUBANT.
 MAILLART.
 M^{lle} NOBLET.
 MM. BRINDEAU.
 GEFFROY.
 M^{me} THÉNARD.
 MM. GOT.
 MATHIEN.
 FONTA.

A Aubray, village des Vosges, en 1800.



ACTE PREMIER.

La chaumière de Thérèse. — Au fond, un paysage de montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE assise à son rouet et filant; LA COMTESSE DE BATZ ET LE VICOMTE arrêtés devant la porte du fond.

LA COMTESSE.

Une chaumière au bord de la route, entre deux bouquets de pins.

LE VICOMTE.

Ce doit être celle-ci.

LA COMTESSE.

Et je vois là-bas la vieille femme dont on nous a parlé. Entrons.

THÉRÈSE.

Qui va là ?

LA COMTESSE.

Deux voyageurs qui se sont un peu fatigués en parcourant ces montagnes, et qui vous demandent la charité d'un verre d'eau.

THÉRÈSE.

Je vais vous le donner de bien bon cœur. Entrez, Madame, et asseyez-vous.

LA COMTESSE.

La jolie chaumière ! Comme tout y est propre et bien rangé !

LE VICOMTE.

Et notre promenade a été charmante. Pourquoi Marie ne nous a-t-elle pas accompagnés ?

THÉRÈSE.

Voici deux verres d'eau, Madame, un pour vous, un autre pour votre mari.

LE VICOMTE.

Ah ! ah ! c'est charmant ! bonne dame, madame est assurément assez jeune pour être ma sœur ou ma femme, mais enfin elle n'est que ma tante; je vous prie de nous accepter sur ce pied-là.

LA COMTESSE, à Thérèse qui va la heurter.

Prenez garde ! seriez-vous aveugle par hasard ?

LE VICOMTE.

Aveugle ?

THÉRÈSE.

Hélas, oui, Madame, je le suis.

LA COMTESSE.

De naissance ?

THÉRÈSE.

Depuis quelques années seulement.

LA COMTESSE.

Que je vous plains !

THÉRÈSE.

N'est-ce pas ? Notre pays est si beau ! Enfin, si Dieu m'a ôté la vue, il m'a laissé la mémoire ; et

ce que vous voyez en réalité, je le regarde, moi, dans mes souvenirs.

LA COMTESSE.

Ah ! que l'eau de vos montagnes est bonne !

LE VICOMTE.

Quelle différence avec ce liquide affreux qu'on puise dans la Seine et que boivent les pauvres Parisiens !

THÉRÈSE.

Monsieur et Madame sont de Paris ?

LE VICOMTE.

Oui, bonne dame, et quoique j'en médise, je ne l'ai pas quitté sans regret. Vos montagnes sont fort pittoresques ; mais les fêtes de Frascati sont divines et les merveilles de la nature auront toujours moins d'attrait pour moi que celles de la civilisation. Au reste, j'espère que mon absence ne sera pas longue et que je reviendrai bientôt faire le bonheur et l'envie de cette folle jeunesse dorée qui me reconnaît pour modèle et pour chef.

LA COMTESSE, *bas au vicomte.*

Mon cher Hector, souvenez-vous du dessein qui nous amène. (*Haut.*) Bonne dame, puisque, suivant vos propres expressions, vous voyez aussi bien que nous cette belle nature qui nous environne, dites-moi à qui appartient ce château, bâti au pied d'une montagne voisine, et dont le parc s'étend si loin ?

THÉRÈSE.

A mademoiselle Valentine d'Aubray.

LA COMTESSE.

Mademoiselle d'Aubray ?... n'est-ce point la fille du marquis d'Aubray, mort en Italie, il y a six ou sept ans, d'une maladie de poitrine ?

LE VICOMTE.

Et de cette pauvre marquise d'Aubray qui a péri dans la tourmente révolutionnaire ?

THÉRÈSE.

Paix ! paix !... Au nom du ciel ne parlez pas si haut de tout cela.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Mademoiselle Valentine vient souvent me voir à l'improviste ; si elle était près d'ici !

LA COMTESSE.

Eh bien ! ignore-t-elle à quelle maladie son père a succombé ?

LE VICOMTE.

Ignore-t-elle que sa mère est morte ?

THÉRÈSE.

Oui, oui.

LA COMTESSE.

Comment ?

THÉRÈSE.

Affligée d'une constitution qui ressemble trop à celle de son père, mais dont elle ignore le danger, elle devinerait le secret de sa faiblesse et de ses souffrances, si elle entendait le mot terrible que vous venez de prononcer...

LA COMTESSE.

Je vous remercie de l'avis...

THÉRÈSE.

Quand au sort de madame la marquise, jusqu'ici on le lui a caché ; d'abord, parce qu'on n'en a jamais eu de preuves positives, (bien des gens en doutent encore), et ensuite, parce qu'on a voulu ménager son excessive sensibilité. Elle est donc persuadée que sa mère existe, et le docteur Lagrange dit qu'il serait très dangereux de la démentir.

LE VICOMTE.

Qui ça, le docteur Lagrange ? Est-ce une autorité ? quelque médecin de village ?

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur, un médecin de village ; mais on irait loin avant d'en trouver un meilleur, et il a pratiqué vingt ans dans les villes.

LE VICOMTE.

Et pourquoi est-il venu s'établir ici ?

THÉRÈSE.

On dit que c'est à la suite d'un grand malheur, mais ce n'est qu'une conjecture ; car depuis sept ans qu'il est dans nos montagnes, il ne s'est ouvert à personne des motifs qui l'y ont amené.

LA COMTESSE.

Je devine, à la manière dont vous parlez du médecin et de la malade, que l'un et l'autre vous sont chers...

THÉRÈSE.

Ah ! Madame, je n'ai de consolation que par eux... Le bon docteur Lagrange vient me voir presque tous les jours, et mademoiselle Valentine, pauvre ange ! je l'ai élevée sur mes genoux.

LA COMTESSE.

Vous avez donc habité le château ?

THÉRÈSE.

Pendant trente ans.

LA COMTESSE.

Et, après trente ans de service, on a eu le courage de vous renvoyer.

LE VICOMTE.

Comment le baron d'Aubray, oncle et tuteur de mademoiselle Valentine, s'est-il rendu coupable d'un procédé si dur ? Je sais qu'on en a dit beaucoup de mal ; mais enfin, on lui reprochait plus de faiblesse que de méchanceté.

LA COMTESSE.

Vicomte !

THÉRÈSE.

Je me suis retirée quand j'ai compris que mon infirmité était sans remède. Comment une vieille femme aveugle aurait-elle pu gagner ses gages ? Chacun a sa fierté.

LA COMTESSE.

Bien, bien !. Mais mademoiselle d'Aubray répare les torts de son oncle et vient vous voir souvent ?

THÉRÈSE.

C'est vrai.

LA COMTESSE.

Si j'en crois même une exclamation qui vous est échappée tout à l'heure, vous l'attendez ce matin.

THÉRÈSE.

C'est encore vrai. Nous avons eu cinq ou six jours de brouillard et de pluie pendant lesquels elle a gardé la chambre; mais aujourd'hui, le temps est beau, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Superbe!

THÉRÈSE.

Elle viendra.

LA COMTESSE.

Avec le bon docteur?

THÉRÈSE.

Non!.. avec son compagnon ordinaire, monsieur Léon d'Aubray.

LA COMTESSE.

Son cousin?

THÉRÈSE.

Ils ne se quittent point. Ne faut-il pas que ma demoiselle Valentine ait un bras pour la soutenir, comme moi une main pour me guider?

LA COMTESSE.

Très bien, mais cette intimité si grande n'a-t-elle pas son danger?

THÉRÈSE.

Lequel?

LA COMTESSE.

A leur âge?

THÉRÈSE.

Eh bien! monsieur Léon est un parti très convenable pour sa cousine.

LA COMTESSE.

Je croyais que son père était ruiné.

THÉRÈSE.

Il a rétabli sa fortune.

LE VICOMTE.

Avec celle de sa pupille. C'est bien naturel.

LA COMTESSE.

J'entends le pas d'un cheval.

THÉRÈSE.

C'est probablement celui du docteur Lagrange.

LA COMTESSE.

Que je regrette d'être sortie à pied! ces chemins de montagnes vous brisent. Vicomte, vous devriez aller chercher ma voiture à l'auberge, et Madame me donnerait une chambre où je me reposerais en vous attendant.

THÉRÈSE, ouvrant la porte d'une pièce voisine.

Tenez, Madame, celle-ci est à votre disposition.

LE VICOMTE, à part.

Que diable veut-elle faire ici? (Haut.) Belle tante, je suis à vos ordres.

THÉRÈSE.

Si Monsieur veut prendre le chemin le plus court, qu'il ouvre cette porte, là, à droite, elle donne sur le verger; au bout du verger, il y a une

barrière fermée par un loquet. De l'autre côté de la barrière commence un sentier qui conduit en quelques minutes au village.

LE VICOMTE.

Merci, Ah! le cheval s'arrête, un homme grave en descend.

THÉRÈSE, allant au fond.

C'est le docteur Lagrange.

LE VICOMTE.

Ah! c'est là ce fils mystérieux d'Esculape!

LA COMTESSE.

Allez et revenez vite!

LE VICOMTE, à la comtesse.

Amènerai-je votre fille?

LA COMTESSE.

Bon! croyez-vous qu'elle ait achevé sa première toilette?

LE VICOMTE.

Une toilette du matin.

LA COMTESSE.

Toutes ses toilettes sont fort longues,

LE VICOMTE, baissant la voix.

Il me semble que la partie de ce petit Léon est bien liée; espérez-vous la rompre?

LA COMTESSE.

Oui.

LE VICOMTE.

Mais par quel moyen.

LA COMTESSE.

C'est mon secret?

LE VICOMTE.

Vous refusez toujours de me le dire?

LA COMTESSE.

Toujours.

LE VICOMTE.

Je n'y comprends rien; mais votre assurance me rend la mienne. Ah! vous étiez née pour gouverner la France! et Barras vous avait comprise! Quel dommage qu'il soit tombé! (Il sort par la porte de droite. Le docteur Lagrange paraît au fond.)

LA COMTESSE.

Il faut que je fasse un peu connaissance avec tout ce monde-là. (Elle entre dans la chambre que Thérèse lui a indiquée.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, LE DOCTEUR, puis ANTOINE.

THÉRÈSE.

Bonjour, cher docteur, bonjour.

LE DOCTEUR,

Bonjour, bonne Thérèse; avez-vous bien reposé cette nuit?

THÉRÈSE.

Très bien, sauf ma toux, qui m'a un peu agitée.

LE DOCTEUR.

Madeleine ne vous a donc pas préparé la tisane que j'avais ordonnée?

THÉRÈSE.

Elle m'a quittée depuis deux jours pour se marier à un serrurier de Bruyères.

LE DOCTEUR.

Et qui va la remplacer auprès de vous ?

THÉRÈSE.

Une de ses cousines, nommée Geneviève, que M. Léon d'Aubray veut bien m'envoyer aujourd'hui.

LE DOCTEUR.

A merveille ; mais une autre fois, suivez plus exactement mes ordonnances. *(Il va au fond et appelle.)* Hé ! Antoine !

ANTOINE, paraissant.

Bonjour, marraine. *(Au docteur.)* Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Mon garçon, je m'arrêterai aujourd'hui chez Thérèse un peu plus longtemps que d'habitude. Tu vas aller à ma place chez la mère Gervais, et chez ce pauvre diable de Benoit, qui doivent être impatients de me voir ou d'entendre parler de moi.

ANTOINE.

Ça, je le crois sans peine... Et que leur dirai-je, s'il vous plaît ?

LE DOCTEUR.

Tu remettras à la mère Gervais ce papier timbré qu'on m'a envoyé hier d'Épinal.

THÉRÈSE.

Un papier timbré !

ANTOINE.

Quel bien ça peut-il lui faire ?

LE DOCTEUR.

La chaumière de la mère Gervais, située au bord du grand lac, est tout à fait malsaine. Je la lui ai achetée, et je lui donne en place le châtet des Ormes, bâti sur une hauteur, et où elle respirera un air pur. Quant à Benoit...

THÉRÈSE.

Quelle est sa maladie, à celui-là ?

LE DOCTEUR.

Cinq enfants. Il se tue pour les faire vivre. Tu lui ordonneras de ma part de ne pas retourner à sa scierie pendant quinze jours.

ANTOINE.

Et les cinq enfants, que deviendront-ils pendant ce temps ?

LE DOCTEUR.

Tu glisseras ceci dans la main de l'ainé.

ANTOINE.

Trois écus !

LE DOCTEUR.

Allons, va-t-en.

ANTOINE.

Tenez, monsieur le docteur, vous avez tort de me donner des gages ; je vous servirais volontiers pour rien. *(Il sort en courant.)*

LE DOCTEUR.

Voilà notre ami Léon.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, LE DOCTEUR, LÉON.

LÉON.

Bonjour, Thérèse, bonjour, docteur.

THÉRÈSE.

Eh quoi ! monsieur Léon, vous êtes seul ?

LE DOCTEUR.

Serait-il arrivé quelque chose à mademoiselle Valentine ?

LÉON.

Non, non, rassurez-vous. *(Il fait des signes au docteur.)*

THÉRÈSE.

Alors, pourquoi ne vous accompagne-t-elle pas ?

LE DOCTEUR.

Je venais de prendre des arrangements pour déjeuner ici avec vous et avec elle.

Léon, *continuant de faire des signes au docteur, [et s'adressant à Thérèse.]*

Ma cousine est retenue au château par une visite imprévue qui nous est arrivée d'Épinal. Si je suis venu, moi, c'est qu'il me tardait de vous présenter la... jeune fille que nous avons choisie pour remplacer Madeleine.

THÉRÈSE.

Geneviève ?

LÉON.

Oui. C'est bien assez que vous ayez quitté le château ; nous ne voulons pas que vous viviez seule.

THÉRÈSE.

Et cette visite retiendra-t-elle longtemps mademoiselle Valentine ?

LÉON.

Elle viendra vous voir sûrement dans la journée.

THÉRÈSE.

Enfin, monsieur Léon, je vous suis toujours bien obligée de la peine que vous avez prise. Vous avez amené cette petite.

LÉON.

Elle est là dans le verger.

THÉRÈSE.

Il faut la faire entrer.

LÉON, *appelant.*

Geneviève ! Geneviève !

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, LE DOCTEUR, LÉON, VALENTINE.

LE DOCTEUR.

Quoi, c'est...

LÉON.

Chut ! (*Haut à Valentine.*) Approchez ! (*A Thérèse.*) Elle est toute interdite.

THÉRÈSE.

Est-ce que je lui fais peur ?

LÉON.

Parlez-lui pour la rassurer.

THÉRÈSE.

Vous n'avez pas encore servi, petite ?

VALENTINE.

Non, Madame. J'entre en maison pour la première fois.

THÉRÈSE, réprimant un mouvement.

Votre service ne sera pas bien difficile. Il ne s'agira que de me conduire partout où je voudrai aller.

VALENTINE.

Oui, Madame.

THÉRÈSE.

De me donner tout ce que je vous demanderai et sur-le-champ, car je suis très vive.

VALENTINE.

Oui, Madame.

THÉRÈSE.

Et de ne me quitter ni jour ni nuit.

VALENTINE.

Oui, Madame.

LE DOCTEUR.

Voilà une bonne vieille qui n'est pas de tout exigeante.

THÉRÈSE.

Approchez-vous donc ?... plus près... plus près encore... Moi, vous concevez, je ne fais connaissance avec les gens qu'en les touchant... Donnez-moi votre main, là. Oh ! comme elle est douce ! Voilà une main qui m'a bien l'air d'être celle d'une paresseuse... Et votre robe ?... de la mousseline ?... Voilà une robe qui m'a bien l'air d'appartenir à une coquette... C'est égal, je vous retiens... et voilà vos arthes. (*Elle l'embrasse.*)

VALENTINE.

Ah ! Thérèse !

THÉRÈSE.

Vous ne m'appellez plus madame ?

VALENTINE.

J'ai voulu t'éprouver, et tu t'es moquée de moi.

THÉRÈSE.

Ne croyez pas qu'il soit si facile de me tromper.

LE DOCTEUR.

Moi, je prévois que mes soins vont devenir inutiles. Tant de gaieté annonce une santé bien belle.

VALENTINE.

Vous avez raison, docteur ; jamais je ne me suis sentie si bien portante et si joyeuse. Ce matin, j'ai entr'ouvert mes rideaux avec la pensée que j'allais voir encore sur nos montagnes ces amas de vapeurs humides qui me retenaient chez

moi depuis si longtemps. O surprise ! le brouillard avait disparu ; nos horizons avaient repris leur étendue ; un soleil splendide éclairait et faisait valoir les mille nuances de la verdure. A cette vue, il m'a semblé que mon sang devenait plus frais, ma respiration plus libre ! Vive comme les oiseaux que j'entendais chanter sous mes fenêtres, je me suis élancée dans le parc, poursuivie bientôt par Léon, qui grondait et me menaçait du docteur ! Pauvre Léon ! comme je l'ai fait courir ! Il faut me pardonner, ami ; huit jours, il y avait huit jours que j'étais prisonnière ! Savez-vous où le hasard, où mon instinct m'a d'abord conduite ? Près de ce bel aubépinier à fleurs roses qui a été planté le jour de la naissance de ma mère et dont l'existence est liée à la sienne, suivant une croyance du pays. Mon cher arbre ! je l'avais laissé languissant, presque malade ; je l'ai retrouvé plein de force et de sève, couvert de fleurs magnifiques ! Il embaumait tout le petit parc ! O ma bonne Thérèse, cher docteur, n'y a-t-il point là quelque avis du Ciel ? Cette santé qui me revient, cette joie inaccoutumée qui m'enivre, cet aubépinier qui guérit comme par miracle, que m'annonce tout cela, sinon que ma mère reviendra bientôt ?

THÉRÈSE.

Ma pauvre Valentine !

VALENTINE.

Tu pleures ?

THÉRÈSE.

De douleur et de joie. De joie, parce que vous êtes contente ; et de douleur...

VALENTINE.

Eh bien ! de douleur... achève...

THÉRÈSE.

Hélas ! il y a bien longtemps que nous attendons votre mère.

VALENTINE.

Mauvaise que tu es, tu voudrais ébranler ma confiance ; tu n'y réussiras pas : ma mère existe ; je la reverrai ; c'est ma conviction intime... Pourquoi l'attaquer ? Il y a cinq ans, dis-tu, que les échafauds de la terreur ont été détruits ; mais y a-t-il cinq ans que la France se calme et que les émigrés peuvent y rentrer ? Docteur, vous m'avez défendu de lire les journaux : que se passe-t-il à Paris ? La puissance du général Bonaparte s'affermir-elle ?

LE DOCTEUR.

Trop.

VALENTINE.

Oh ! jamais assez. Léon me répète tous les jours que sa grandeur est l'espoir de tous, et que sa mission est de sauver la France. Rouvrez-vous à sa voix, temples que fréquentait mon enfance et qu'on a fermés à ma jeunesse ! Lois de vengeance et de proscription, soyez détruites ! Troubles qui déchirez le monde, apaisez-vous et laissez reve-

bir ma mère ! (*Elle se laisse aller, épuisée, dans les bras du docteur.*)

LE DOCTEUR.

Cette exaltation est-elle raisonnable?... Valentine, imprudente enfant, vous vous tuez.

LÉON et THÉRÈSE.

Valentine !

VALENTINE.

Qu'avez-vous?... pourquoi ces yeux inquiets?... Ne craignez rien, je suis heureuse.

LE DOCTEUR.

Je fais un pari : c'est que pas un de nous n'a encore déjeuné. Nous comptons tous sur l'hospitalité de Thérèse ; est-elle en mesure de faire honneur à notre confiance ?

THÉRÈSE.

Peut-être bien ; mais d'abord si quelqu'un veut me suivre dans le verger, je crois qu'on peut y cueillir un beau panier de fraises.

VALENTINE.

Je me charge de la récolte.

LE DOCTEUR.

Et pour finir ensemble une journée si bien commencée, vous dînez tous trois chez moi.

VALENTINE.

L'heureuse journée ! Allons cueillir les fraises, Léon.

LE DOCTEUR.

Je le retiens : j'ai quelques mots à lui dire.

VALENTINE.

Un secret ?

LE DOCTEUR.

Que vous connaîtrez bientôt.

VALENTINE.

A bientôt donc ?

THÉRÈSE, à part.

Et cette dame?... Ma foi, quand elle voudra sortir, la porte est ouverte.

VALENTINE.

Allons, Thérèse, allons. (*Elle sort avec Thérèse.*)

SCÈNE V.

LÉON, LE DOCTEUR.

LÉON.

Qu'y a-t-il, docteur ? Vous avez été effrayé, n'est-ce pas, de cet accès d'exaltation, suivi de cette faiblesse subite ? C'est de cela que vous voulez me parler ? Pauvre Valentine !... pourquoi le silence de mon père l'a-t-il entretenue dans cette folle espérance de revoir sa mère ? Il eût été moins dangereux de lui dire la vérité.

LE DOCTEUR.

Quoi donc, votre père aurait-il une preuve que la marquise est morte ?

LÉON.

Je ne le crois pas ; mais, si elle vivait, comment

depuis six ans n'aurait-elle pas donné de ses nouvelles ?

LE DOCTEUR.

Tous ceux qui se taisent sont-ils morts ? Tous ceux qui sont absents ne reviendront-ils jamais ? Ne défendez pas l'espérance à tant de Français séparés les uns des autres et qui aspirent à se retrouver. Qui sait où la nécessité d'assurer sa vie a pu conduire votre tante ? Elle s'est peut-être réfugiée en Amérique, comme l'auteur de ce livre charmant et sublime que je vous ai prêté l'autre jour. Vous vous étonnez que Valentine attende sa mère avec tant de persévérance ? Soyez convaincu que ses illusions sont partagées par tous ceux dont la révolution a dispersé les familles. Tenez, moi qui vous parle, je connais un pauvre père qui depuis six ans aussi ignore le sort de sa fille ; et quoiqu'il ait trop de raisons pour croire qu'elle est morte ; comme en pareille matière il faut mille preuves pour une, il fait comme votre cousine, il espère et il attend toujours.

LÉON.

Docteur, que voulez-vous dire ? Est-ce votre secret qui vous échappe ? ce malheureux père dont vous me parlez...

LE DOCTEUR.

Je vous conterai un jour son histoire. En attendant, ne traitez plus de folies les espérances de Valentine ; c'est me faire plus de mal que vous ne pensez.

LÉON.

Que le Ciel exauce ses vœux et les vôtres ! mais qu'il lui donne des forces pour supporter des émotions si vives. Je crains pour elle le retour de sa mère presque autant que la nouvelle de sa mort.

LE DOCTEUR.

Vous avez peut-être raison. Heureusement, la santé de Valentine permet de songer à un moyen bien simple de conjurer ce double danger, et c'est de cela que je voulais vous entretenir.

LÉON.

Et quel est ce moyen ? Parlez, parlez vite.

LE DOCTEUR.

Mon ami, vous aimez votre cousine ?

LÉON.

Docteur ?...

LE DOCTEUR.

Me serais-je trompé ?

LÉON.

Non, non, certes !

LE DOCTEUR.

Eh bien ! demandez sa main à votre père. Que des sentiments, des intérêts nouveaux entrent dans le cœur de Valentine. Vienne alors une bonne ou une mauvaise nouvelle, elle aura des forces pour y résister.

LÉON.

Ah ! docteur, c'est le Ciel que vous m'ouvrez !

J'avais cru jusqu'ici que l'état de Valentine m'interdisait toute espérance, et ce n'est qu'avec effort que je songeais à ma passion pour elle. Vous levez la barrière qui nous séparait; vous m'encouragez à demander sa main; merci, oh! mille fois merci! A l'instant même je cours trouver mon père, et, fort de votre appui, je lui dirai... Mais est-ce bien à moi de faire cette démarche? Docteur, ne me rendez pas un demi-service: vous savez si j'aime mon père; enfant, j'ai reçu bien des marques de sa tendresse; mais depuis qu'il est de retour parmi nous, son caractère change, et sa misanthropie augmente tous les jours. Je ne doute pas de son affection; mais je ne lui parle plus avec liberté, avec confiance. Assurez le succès de ma demande en la lui présentant pour moi.

LE DOCTEUR.

Quoi! se peut-il que votre père se soit aliéné à ce point votre cœur?

LÉON.

Oh! je vous proteste qu'il a toute mon amitié, tout mon respect.

LE DOCTEUR.

Qu'il est difficile de garder une juste mesure avec ses enfants! Trop de sévérité les éloigne; trop d'indulgence peut les perdre. Ah! les terribles devoirs que ceux d'un père!

LÉON.

Eh bien?

LE DOCTEUR.

Eh bien, allons retrouver Valentine et voir si le panier de fraises est cueilli; notre repas fini, j'irai parler à votre père, qui doit être en chasse aux environs.

LÉON.

Ah! mon ami, Valentine et moi nous vous devons la vie! (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE DE BATZ, sortant de la chambre où Thérèse l'a fait entrer.

Voilà une pastorale qui commence bien. Une jeune fille naïve, un amoureux tremblant, un docteur tout paternel. Je viens brouiller le roman; c'est dommage. Le vicomte ne revient pas. Je suis impatiente de sortir de cette maison où je n'ai plus rien à apprendre, et de me présenter chez d'Aubray. Comment va-t-il me recevoir? Que m'importe? C'est pour lui seul que cette visite est redoutable. Moi, guérie de la folle passion qu'il m'avait inspirée; je ne suis venue le chercher que dans l'intérêt de ma fille et de mon neveu. J'entends des pas dans le chemin. C'est le vicomte, sans doute. Non... c'est d'Aubray! qu'il est changé! qu'il paraît avoir souffert! ai-je été plus heureuse!.. Allons, je n'éprouve en le revoyant que

la joie de le tenir en ma puissance et le désir de l'humilier. Je suis contente de moi. (D'Aubray entre par le fond avec l'appareil d'un chasseur.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, D'AUBRAY.

D'AUBRAY.

Beaucoup de fatigue et point de gibier. Maudite chasse! Il me semble que, de loin, j'ai vu mon fils et Valentine entrer dans cette chaumière.

LA COMTESSE.

Monsieur le baron d'Aubray?

D'AUBRAY.

Une femme... à qui ai-je l'honneur?

LA COMTESSE.

Vous ne me reconnaissez pas?... Aurai-je la mortification d'être obligée de me nommer?

D'AUBRAY.

Non, Madame. Au surplus mon hésitation est bien naturelle. Pouvais-je m'attendre à vous revoir?

LA COMTESSE.

Je quitte la France, j'ai voulu dire adieu à un ancien ami.

D'AUBRAY.

Je sens d'autant plus le prix de cette faveur...

LA COMTESSE.

Que vous n'avez rien fait pour la mériter, n'est-ce pas? En effet, toutes les lettres que je vous ai écrites depuis quatre ans sont restées sans réponse.

D'AUBRAY.

A quoi bon m'écrire?... N'avez-vous pas Barras à qui parler?

LA COMTESSE, à part.

Oh! je serai sans pitié.

D'AUBRAY.

Catherine, j'ai échappé pour toujours à votre influence. Qui vous amène ici? Répondez-moi franchement.

LA COMTESSE.

Quelque chose de grave, monsieur d'Aubray. Je viens vous donner un avis.

D'AUBRAY.

Un avis?

LA COMTESSE.

Important.

D'AUBRAY.

Je cherche ce que ce peut être.

LA COMTESSE.

Je ne ferai pas languir votre curiosité. Vous souvient-il d'un maître de chapelle autrichien qui était venu s'établir à Paris, en même temps que Gluck son compatriote, et que l'on appelait le chevalier Corelli?

D'AUBRAY.

Madame...

LA COMTESSE.

Répondez.

D'AUBRAY.

Répondez vous-même ; ai-je pu l'oublier ?

LA COMTESSE.

Il avait appris la musique à votre belle-sœur, la marquise d'Aubray, et gâté par elle, il l'aimait comme une fille. A quel désespoir il s'abandonna, quand elle fut obligée de partir pour Pise avec le marquis votre frère ! Inconsolable, il se retira du monde et je n'entendis plus parler de lui. Trois ans se passèrent ; que d'événements dans ces trois années ! les affaires publiques avaient marché du même train que votre fortune ; c'est-à-dire que la France était au bord d'un abîme et que vous étiez ruiné. Un matin Corelli reparut chez moi. Vous y étiez ; vous le voyez encore. Il était pâle, en pleurs, tout tremblant. Il tenait à la main une lettre qu'il venait de recevoir de son élève chérie. Lue à travers ses larmes, la lettre nous apprit deux catastrophes. La première, c'était la mort de votre frère ; la seconde, l'accusation portée contre la marquise, qui, revenue en France pour y retrouver sa fille, avait été arrêtée comme émigrée et traînée dans les prisons de Marseille. Alarmée, et vous croyant absent de Paris, elle avait écrit à son ancien maître de musique pour lui demander conseil et secours. Elle ne pouvait s'adresser à un plus fidèle ami. « Mon cher Monsieur, ma chère dame, nous disait-il en sanglotant, comment la sauver ? comment la sauver ?.. » Vous lui promîtes de vous en occuper sur-le-champ ; mais au fond du cœur, vous aviez déjà résolu d'abandonner la marquise à sa destinée ; la mort de la veuve de votre frère ne laissait plus qu'une jeune fille condamnée alors par tous les médecins, entre une fortune de deux millions et vous.

D'AUBRAY.

Ne rejetez pas sur moi l'infamie de ce calcul, vous qui avez été la première à me les présenter. D'ailleurs, ma nièce vivra... Oui, elle vivra, grâce à moi, je puis le dire, grâce à moi, qui lui ai caché la mort de sa mère, quand il suffisait de cette nouvelle pour lui donner le dernier coup.

LA COMTESSE.

C'est une bonne action que vous avez faite là, d'Aubray ; mais en ce moment, il ne s'agit pas de vos bonnes actions. Revenons à votre belle-sœur. Vous vous rappelez que nous regardâmes sa lettre comme non avenue, et que, les bras croisés, nous attendîmes les événements. Corelli cependant agissait ; il avait tant de relations et les employa si bien, que Robespierre, clément ce jour-là, consentit à recommander la marquise au représentant du peuple en mission à Marseille, et lui écrivit à cet effet une lettre que, pour plus de sûreté, le maître de musique se chargea de lui porter.

D'AUBRAY.

Achievez, hâtez-vous d'achever, Madame ; vous paraissez prendre plaisir à remuer ces souvenirs terribles, et vous voyez ce que je souffre à vous écouter. Voyons, dites-moi bien vite qu'instruits du prochain départ de Corelli, poussés à bout, l'enfer nous inspira l'idée de lui faire arracher ce papier par un misérable appelé Didier, autrefois votre domestique. Dites que dans une commune voisine de Paris, l'inoffensif musicien, signalé d'avance comme accapareur et contre-révolutionnaire fut tiré hors de sa voiture et mis soudainement en pièces par la foule amentée ; ajoutez enfin que la lettre de Robespierre ayant été supprimée dans ce tumulte, la marquise d'Aubray fut exécutée. Mais quand vous aurez dit tout cela, Madame, que m'aurez-vous remis sous les yeux ? deux crimes où je vous ai pour complice.

LA COMTESSE, vivement.

Monsieur le baron...

D'AUBRAY.

Abrégeons un entretien qui, vous le voyez, peut vous devenir aussi pénible qu'à moi-même ; vous m'avez assuré que vous aviez été amenée ici par le désir de me rendre un service. Quel est ce service, Madame ?

LA COMTESSE.

Le voici : l'assassin de Corelli, Didier...

D'AUBRAY.

Est mort à Aix, il y a trois mois. J'en ai la certitude.

LA COMTESSE.

Et avez-vous appris qu'avant de mourir, il a écrit une confession dans laquelle sont consignés l'aveu et les preuves de son crime et le nom du personnage qui l'y a poussé ?

D'AUBRAY.

C'est impossible.

LA COMTESSE.

Cela est.

D'AUBRAY.

Qui vous l'a dit ?

LA COMTESSE.

Didier lui-même, la veille de sa mort.

D'AUBRAY.

Vous étiez donc à Aix ?

LA COMTESSE.

J'avais été l'y chercher.

D'AUBRAY.

Mais il vous accuse s'il m'accuse ; il ne peut me dénoncer sans vous perdre.

LA COMTESSE.

Détrompez-vous.

D'AUBRAY.

Allons, vous voulez m'effrayer.

LA COMTESSE.

Regardez-moi. Ai-je l'air de mentir ?

D'AUBRAY.

Oh ! malheur ! Et cette déclaration est en votre pouvoir ?

LA COMTESSE.

Non.

D'AUBRAY.

Où donc ?

LA COMTESSE.

Je pourrais vous faire chercher longtemps avant que vous arrivassiez à la vérité.

D'AUBRAY.

Parlez, parlez donc !

LA COMTESSE.

Vous savez que Didier n'avait été dans vos mains qu'un instrument tout à fait aveugle, et qu'en frappant Corelli, il était loin de croire que c'était la marquise d'Aubray qu'il frappait.

D'AUBRAY.

Je me serais bien gardé de le lui dire. Secouru plusieurs fois par ma belle-sœur, il la vénérât comme une sainte.

LA COMTESSE.

Eh bien ! il a gardé cette vénération jusqu'au dernier jour de sa vie, et comme il ignorait que la marquise fût morte, partagé entre le désir que l'assassinat de Corelli fut vengé et le respect qu'il éprouvait pour le nom d'Aubray, il a mis d'accord ses scrupules et la reconnaissance, en abandonnant à votre belle-sœur elle-même la solution de cette difficulté. La déclaration de Didier et les preuves qui l'accompagnaient, enfermées dans un parchemin cacheté, ont été adressées, comme papiers de famille, au ministre de la justice, avec prière de les faire parvenir à la marquise d'Aubray.

D'AUBRAY.

A la marquise d'Aubray !

LA COMTESSE.

Belle-sœur du coupable ; mais amie dévouée de la victime.

D'AUBRAY.

Et ces papiers ?

LA COMTESSE.

Ont séjourné pendant trois mois dans les cartons du ministère ; après quoi le ministre, informé de la mort de la marquise et de l'existence de sa fille, a ordonné qu'il fussent envoyés au juge de paix de ce canton. Vous concevez que s'il en prend connaissance, vous êtes perdu. Il faut donc vous opposer à ce qu'il les ouvre, et écrire au ministre, qu'en votre qualité d'oncle et de tuteur de mademoiselle d'Aubray, c'est à vous, à vous seul que doivent être remis tous les papiers, tous les titres faisant partie de son héritage. Comme, après tout, cette réclamation sera juste, je ne doute pas que le ministre n'y ait égard. Voilà l'avis que j'avais à vous donner, le service que je voulais vous rendre. Ne m'en remerciez-vous pas ?

D'AUBRAY.

J'attends que vous m'en ayez dit le prix.

LA COMTESSE.

Je vois que vous comprenez votre position. Si

je me tais, le paquet de Didier ne sera ouvert que par vous ; si je parle...

D'AUBRAY.

Qu'exigez-vous ?

LA COMTESSE.

Rien pour moi ; lasse du monde, je vais me retirer dans un couvent d'Italie, d'où je prétends ne plus sortir. Mais, j'ai amené avec moi mon neveu, seul héritier du nom de mon mari, et que je regarde comme mon fils...

D'AUBRAY.

Que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Nous reparlerons de cela. Voici votre nièce, présentez-la moi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉON, VALENTINE, THÉRÈSE et LE DOCTEUR, *entrant par la droite* ; un moment après, LE VICOMTE, *qui entre par le fond*.

VALENTINE, *au docteur*.

J'espère que le panier est beau. (*Apercevant d'Aubray.*) Ah ! mon oncle.

LÉON.

Mon père !

D'AUBRAY.

Approchez, Valentine... Comtesse, je vous présente mademoiselle d'Aubray.

LA COMTESSE.

Mademoiselle d'Aubray voudra-t-elle avoir un peu de bienveillance pour une ancienne amie de sa famille, et en attendant que je la mette en rapport avec ma fille, me permettra-t-elle de lui présenter le vicomte de Batz, mon neveu ?

LE DOCTEUR, *à part*.

Le vicomte de Batz ? Ciel !

D'AUBRAY, *à part*.

Ah ! je comprends !

LÉON, *à part*.

Que nous veulent ces étrangers ?

LE VICOMTE.

Mademoiselle, je suis charmé...

VALENTINE.

Monsieur.

LA COMTESSE.

Ma voiture est là, n'est-ce pas, vicomte ? Bonne dame, je vous remercie de l'hospitalité que vous m'avez accordée. Mademoiselle Valentine veut-elle accepter une place à côté de moi, pour retourner au château ?

VALENTINE.

Madame, c'est que...

LA COMTESSE.

Hé bien ?

VALENTINE.

Hé bien ! mon cousin Léon et monsieur le docteur Lagrange avaient bien voulu accepter

leur part d'une petite collation champêtre que je viens de préparer. Je ne puis me dispenser d'en faire les honneurs. Soyez d'abord des nôtres, après cela je partirai bien volontiers avec vous.

LA COMTESSE.

Je suis au désespoir de ne pouvoir accepter une invitation si gracieuse, mais ma fille m'attend.

LE DOCTEUR, *prenant le vicomte à part.*

Monsieur, de grâce, deux mots.

LE VICOMTE.

Monsieur, tant que vous voudrez. Ne les complex pas.

LE DOCTEUR.

Vous êtes le vicomte de Batz, ancien capitaine au régiment de Champagne ?

LE VICOMTE.

Oui, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Vous avez été l'intime ami du marquis de Blainville, mort à Marseille en 1794, sur l'échafaud révolutionnaire ?

LE VICOMTE.

C'est vrai.

LE DOCTEUR.

Et même à cette époque, vous étiez à Marseille aussi ?

LE VICOMTE.

C'est encore vrai. Il y allait pour moi de la vie; mais je voulais sauver ce pauvre marquis.

LA COMTESSE, *au fond.*

Hé bien, vicomte, vous ne venez pas ?

LE DOCTEUR.

Je sollicite de vous la faveur d'un entretien particulier, et je vous prie de me l'accorder le plus tôt possible. Il y a longtemps que je vous cherchais.

LE VICOMTE.

Monsieur, je suis flatté de cet empressement. Je serai au coup de deux heures sur la place de l'église, prêt à entendre ce que vous aurez à me communiquer.

LE DOCTEUR.

Merci! merci! (*A lui-même.*) Oh! ma fille, ma fille, saurai-je enfin si je ne dois plus te revoir ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un cabinet chez le Docteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, ANTOINE, VALENTINE.

THÉRÈSE.

Et tu dis que le docteur n'est pas rentré ?

ANTOINE.

Non, marraine; pas encore.

THÉRÈSE.

Il nous a invitées à dîner cependant; où est-il allé ?

ANTOINE.

On est venu le chercher pour un ouvrier du grand moulin qui s'est pris le doigt dans un engrenage, et vous le savez, il n'y a pas d'engagement qui le retienne quand c'est un pauvre qui a besoin de lui.

THÉRÈSE.

Quelle est donc cette chambre où tu nous as conduites ?

ANTOINE.

C'est son cabinet. J'ai pensé que vous vous y plairiez mieux que dans le salon du rez-de-chaussée. D'abord, la vue est bien plus belle, et Mademoiselle, qui paraît rêveuse pourra s'y distraire un moment.

THÉRÈSE.

Retourne à ton ouvrage, à présent.

ANTOINE.

J'y vais, j'y vais. Après avoir ouvert les fenêtres

toutefois, parceque la diligence de Lyon ne pouvant tarder à arriver, Mademoiselle en aura d'ici tout le spectacle. C'est ça qui est amusant, et c'est bien heureux pour nous que la grande route passe maintenant par Aubray. Par exemple, on dit qu'elle a été mal faite, et que d'un jour à l'autre la diligence pourra bien verser.

VALENTINE.

Est-il possible ?

ANTOINE.

En entrant dans le bourg, la descente est très rapide.

VALENTINE.

C'est vrai... elle m'a souvent effrayée.

THÉRÈSE.

Allons, allons, laisse-nous. (*Antoine sort.*)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, VALENTINE.

THÉRÈSE.

Valentine ?

VALENTINE.

Thérèse ?

THÉRÈSE.

Maintenant que nous sommes seules, m'apprendrez-vous ce qui s'est passé depuis ce matin ?

VALENTINE.

Que s'est-il donc passé que tu ignores ?

THÉRÈSE.

Ce matin, nous étions tous gais ; et à cette heure nous sommes tous mornés. A ce changement il y a une raison.

VALENTINE.

Pourquoi Antoine a-t-il ouvert la fenêtre ? j'ai froid.

THÉRÈSE.

Je vais la fermer.

VALENTINE.

Laisse, j'irai moi-même.

THÉRÈSE.

Oh ! comme votre main est brûlante !

VALENTINE.

C'est vrai.

THÉRÈSE.

Vous disiez que vous aviez froid ?

VALENTINE.

Je ne sais pas ce que j'ai.

THÉRÈSE.

Et vous voulez que je ne sois pas inquiète !.. Qu'il me tarde que le docteur revienne !

VALENTINE.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Pour qu'il vous voie.

VALENTINE.

Je ne souffre pas ; ne lui dis rien, je t'en supplie, ne lui dis rien.

THÉRÈSE.

Voyons, ma petite Valentine, dites-moi ce que vous avez. Il faut que quelqu'un le sache, moi ou le docteur.

VALENTINE.

S'il en est ainsi, j'aime mieux me confier à toi.

THÉRÈSE.

Parlez donc.

VALENTINE.

Hé bien, après avoir déjeuné chez toi, je suis retournée au château, tu le sais.

THÉRÈSE.

M. Léon et moi, nous vous avons accompagnée.

VALENTINE.

Arrivés dans le parc, je vous ai quittés un instant.

THÉRÈSE.

Pour aller chercher votre flacon.

VALENTINE.

En montant dans ma chambre, j'ai passé devant le petit salon où il y avait une conférence animée entre mon oncle et cette dame tombée des nues, cette comtesse de Batz. Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais j'ai surpris, bien involontairement, je te l'assure, un lambeau de leur conversation. « Vous le voulez, a dit mon oncle,

• eh bien ! j'y consens. Ce mariage, qui unit pour toujours nos intérêts, sera célébré dans un mois... »

THÉRÈSE.

De quel mariage voulait-il parler ?

VALENTINE.

Il ne l'a pas dit ; mais tu le sauras tout à l'heure. Laisse-moi continuer. Étonnée de cette première découverte et bien fâchée de l'avoir faite, je suis revenue près de vous...

THÉRÈSE.

Déjà rêveuse.

VALENTINE.

Il y avait bien de quoi : je me faisais la question que tu viens de me faire. De quel mariage mon oncle voulait-il parler ? J'étais dans cette inquiétude, lorsque deux personnes ont paru. C'était ce vicomte qu'on m'a présenté ce matin, et sa cousine, la fille de la comtesse, mademoiselle de Batz ! Thérèse, à sa toilette, à son air triomphant, au salut qu'elle m'a adressé, j'ai tout deviné, tout compris. Non, ce n'est pas moi qu'il était question de marier, moi, pauvre fille malade, dont la mère est absente et qui ne peux me passer de son consentement ; l'union arrêtée entre la comtesse de Batz et mon oncle, c'est celle de Léon et de cette Parisienne. Une coquette, qui a de la beauté, si on veut, mais qui n'aimera jamais Léon comme il mérite d'être aimé.

THÉRÈSE.

Vous croiriez !...

VALENTINE.

Ah ! tu n'en douterais pas, si tu avais pu voir le regard qu'elle lui a lancé, quand elle s'est arrêtée pour échanger quelques paroles avec moi ! D'ailleurs il y a une preuve plus décisive ; peu d'instants après son arrivée au château, M. d'Anbray a envoyé chercher son fils. C'était évidemment pour les présenter l'un à l'autre, et au moment où je parle, tout doit être conclu. Te dire ce que j'ai souffert quand j'ai vu Léon nous quitter pour aller la rejoindre, c'est impossible !... et j'ai cru que mon cœur allait se rompre !... cette première douleur est apaisée ; mais il m'en est resté un sentiment de tristesse profonde... et comme le docteur n'y pourrait rien, je te supplie de ne pas lui en parler.

THÉRÈSE, à part.

Ah ! pauvre enfant ! comme elle l'aime et comme elle en sera jalouse ! Faible comme elle est, Dieu la préserve d'une telle passion !

VALENTINE.

Que dis-tu là ?

THÉRÈSE.

Je dis, ma chère Valentine, que je suis bien aise d'avoir insisté pour obtenir votre confiance. Grâce au ciel, vos craintes sont vaines, et pour peu que vous vouliez m'entendre, vous reprendrez bientôt toute votre gaieté.

VALENTINE.

Comment?

THÉRÈSE.

Un peu de patience. J'entends le docteur.

SCENE III.

THÉRÈSE, VALENTINE, LE DOCTEUR, ANTOINE.

LE DOCTEUR, *en entrant, à Antoine.*

Et pourquoi as-tu fait monter mademoiselle d'Aubray dans mon cabinet.

ANTOINE.

Ai-je cru mal faire ? Le salon n'était pas encore frotté.

LE DOCTEUR.

Ma chère Valentine, j'ai bien des excuses à vous faire; d'abord de ne m'être pas trouvé ici pour vous recevoir...

VALENTINE.

Oh ! docteur.

LE DOCTEUR.

Et ensuite de vous renvoyer de ce cabinet, où je me vois forcé de recevoir, à l'instant même, une visite bien importante pour moi. Voulez-vous descendre dans mon jardin ? vous y trouverez quelques belles fleurs que je vous prie de saccager.

VALENTINE.

Ne vous gênez pas avec moi, docteur; je sais comme votre temps est bien employé. Allons, Thérèse, allons reprendre notre entretien. *(Valentine, Thérèse et Antoine sortent.)*LE DOCTEUR, *seul.*Je suis arrivé sur la place à deux heures passées; mais heureusement le vicomte m'attendait encore. *(Il va ouvrir une porte latérale.)*

SCENE IV.

LE DOCTEUR, LE VICOMTE.

LE DOCTEUR.

Monsieur le vicomte, donnez-vous la peine d'entrer.

LE VICOMTE.

En vérité, docteur, voilà bien des mystères !

LE DOCTEUR.

Il est vrai. Je vous en demande pardon; ce cabinet est la seule pièce de ma maison où nous soyons sûrs de ne pas être dérangés. *(Il tire une miniature de sa poche.)* Connaissez-vous ces traits ?

LE VICOMTE.

La charmante figure ! Hé ! Dieu me pardonne, c'est la dernière maîtresse de ce cher marquis de Blainville dont vous me parliez ce matin; c'est Florine.

LE DOCTEUR.

Florine ? Elle ne s'appelait pas ainsi.

LE VICOMTE.

C'est possible ! Vous savez que ces aimables

filles changent facilement de nom. Par quel hasard ce portrait est-il dans vos mains ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, cette... Florine était la fille d'un médecin de Rouen, un de mes amis.

LE VICOMTE.

En effet, je me souviens qu'elle était de Rouen. Il paraît que ce médecin était un honnête homme.

LE DOCTEUR.

Oui, Monsieur.

LE VICOMTE.

Qui n'avait d'autre tort à se reprocher qu'un peu trop de faiblesse pour sa fille ?

LE DOCTEUR.

C'est le tort de bien des pères.

LE VICOMTE.

Et qui prit si fort à cœur l'enlèvement de cette pauvre enfant, qu'un beau jour il disparut de sa ville natale, où depuis, on n'a jamais eu de ses nouvelles.

LE DOCTEUR.

Tout cela est la vérité.

LE VICOMTE.

Monsieur, quel était le nom de ce bonhomme ?

LE DOCTEUR.

Permettez-moi ne vous le cacher.

LE VICOMTE.

Cette chère Florine ! j'avais beaucoup d'estime pour elle. Savez-vous que le jour de son arrestation, Blainville était à la veille de l'épouser ?

LE DOCTEUR.

Ah ! il allait vraiment l'épouser ?

LE VICOMTE.

Oui. Pauvre fille ! Elle perdit du même coup son amant et son avenir; car j'eus beau faire, Monsieur, j'eus beau remuer ciel et terre, et me compromettre jusqu'à la folie, le marquis périt sur l'échafaud. Tenez, ma belle tante me reproche toujours la légèreté de mon caractère; il faut en effet qu'elle soit tenace, pour avoir survécu à de tels événements.

LE DOCTEUR.

Et Florine ? quel fut le sort de Florine ?

LE VICOMTE.

Ah ! Florine ? Eh bien ! après la mort de Blainville, elle a dû passer en Amérique.

LE DOCTEUR.

Comment ? Expliquez-vous.

LE VICOMTE.

Blainville mort, ma tâche n'était point terminée. Florine restait incarcérée comme suspecte, et l'on craignait à Marseille le renouvellement des scènes qui avaient ensanglanté Paris dans les journées du 2 et du 3 septembre; je résolus de la tirer de prison. Il y avait alors en rade un vaisseau américain prêt à retourner aux États-Unis; je me mis en relation avec le capitaine, qui justement connaissait Florine et s'intéressait vivement à son malheur; il consentit à la recevoir sur son bord;

un gendarme fut acheté, Florine prévenue. J'aurais bien voulu présider à sa fuite ; mais signalé moi-même à l'accusateur public, le pavé de Marseille brûlait sous mes pas, et je sortis déguisé de cette colonie grecque, le jour même où, grâce à mes soins, Florine devait être sauvée.

LE DOCTEUR.

Sauvée !

LE VICOMTE.

L'évasion a réussi, je n'en doute pas.

LE DOCTEUR.

Sauvée ! et par vous ! Ah ! Monsieur, comment vous remercier, comment reconnaître...

LE VICOMTE.

Qu'avez-vous donc ? vous êtes tout en pleurs. Cette pauvre Florine avait donc en vous un ami bien dévoué ?

LE DOCTEUR.

Ah ! le plus dévoué de tous ; je suis son père.

LE VICOMTE.

Vous !

LE DOCTEUR.

Oui, ce père malheureux qui n'a pu supporter le séjour d'une maison, d'une ville que sa fille avait abandonnée, et qui est allé cacher sa douleur et sa honte au fond d'une solitude inconnue, c'est à lui que vous parlez. Ma fille vivrait ! je pourrais espérer de la revoir !... mais alors comment expliquer cette lettre, cette lettre fatale que mes larmes ont tant de fois mouillée...

LE VICOMTE.

Une lettre ?

LE DOCTEUR.

Écrite par ma fille. Je vais vous la lire. Hélas ! je pourrais vous la dire par cœur : « Mon père, je vous écris du bord de la tombe, pour vous demander votre pardon. Je suis bien coupable, mais bien malheureuse : M. de Blainville, arrêté au moment où il allait m'épouser, a été jugé par le tribunal révolutionnaire, et il est mort sur l'échafaud. Que faire après une telle perte ? Je vous ai trop offensé pour oser reparaitre devant vous ; et j'ai trop aimé M. de Blainville pour me résigner à vivre quand il n'est plus. J'étais donc décidée à le rejoindre ; mais l'horreur qu'entraîne l'idée du suicide me retenait encore, quand la Providence m'a offert un moyen de terminer mes jours autrement que par un crime. Je ne vous explique pas ce secret ; je craindrais que ma lettre fût surprise, et par là tout mon dévouement perdu. Ce que je puis vous dire, c'est que ma mort aura racheté ma vie. Pardonnez-moi donc, mon père ; et quand vous recevrez cette lettre, que mon âme va suivre, bénissez votre fille dans le dernier souvenir que vous aurez d'elle. »

LE VICOMTE.

« La Providence m'a offert de terminer mes

jours autrement que par un crime ! » Qu'est-ce que cela signifie ?

LE DOCTEUR.

J'y ai réfléchi longtemps et je n'ai pu le deviner.

LE VICOMTE.

La date de cette lettre ?

LE DOCTEUR.

Il n'y en a point.

LE VICOMTE.

Et comment vous est-elle parvenue ?

LE DOCTEUR.

Arrivée à Rouen, par je ne sais quelle voie, elle me fut envoyée ici par un ami qui connaît ma retraite.

LE VICOMTE.

Et le jour où vous l'avez reçue, qu'avez-vous fait ? Vous n'avez pu, sur cette seule preuve, admettre comme certain que votre fille fût morte ?

LE DOCTEUR.

Oh ! non, Monsieur ; non, certes. Vous voyez que j'en doute encore ! Je suis immédiatement parti pour Marseille ; mais quand j'y suis arrivé, les juges du tribunal révolutionnaire, les accusateurs, les gendarmes, en un mot tous ceux à qui je venais demander l'explication de l'énigme contenue dans cette lettre, frappés, à leur tour, par la réaction de thermidor, avaient péri ou disparu. De ma fille, point de trace. Je voulus consulter les archives des tribunaux : brûlées ou pillées ! Les cimetières ?... la terreur, autre peste, avait, à l'exemple de sa devancière, entassé toutes ses victimes dans des fosses communes, où l'on n'inscrivait aucun nom. Je revins dans ces montagnes sans avoir pu obtenir aucun renseignement, excepté votre nom, répété de toutes parts, comme celui du meilleur ami du marquis de Blainville. Un pressentiment me disait que vous seul pourriez mettre fin aux incertitudes où je vis. Ce pressentiment me trompait. Revenu de la première émotion que vos déclarations m'ont causée, je n'y vois rien qui détruise le suprême adieu de ma fille. Vous ne l'avez point vue monter sur le vaisseau qui devait la porter en Amérique ; vous ne pouvez me donner qu'une espérance : cette lettre, ah ! cette lettre est une réalité !

LE VICOMTE.

Allons, docteur, calmez-vous. Voyons, si je vous mettais en relation avec le capitaine de ce vaisseau ? C'est lui dont la déclaration serait décisive...

LE DOCTEUR.

Ah ! sans doute !

LE VICOMTE.

Eh bien ! son nom est Jones Barthwell.

LE DOCTEUR.

Jones Barthwell !

LE VICOMTE.

Il est de retour en France, et quand j'ai quitté

Paris, il y a huit jours, ses affaires allaient l'y amener.

LE DOCTEUR.

Ah ! Monsieur ! quel service ! (*Il appelle.*) Antoine ! Antoine !

ANTOINE, *entrant.*

Monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Tu vas aller à la poste et faire préparer à l'instant une chaise et deux chevaux pour Épinal.

ANTOINE, *au vicomte.*

Monsieur le vicomte part pour Épinal ?

LE DOCTEUR.

Non, c'est moi qui pars, et de là je vais à Paris.

ANTOINE.

A Paris !

LE DOCTEUR.

Où je veux être après demain matin.

LE VICOMTE.

J'admire la promptitude de votre résolution.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas un instant à perdre. Le séjour du capitaine Barthwell à Paris ne doit être que momentané. Voulez-vous me donner une lettre pour lui ?

LE VICOMTE.

De tout mon cœur.

LE DOCTEUR.

Toi, mon bon Antoine, va, cours ! Si tu savais ce que je vais chercher à Paris ? C'est le bonheur, c'est la vie !

ANTOINE.

Ah ! si vous le prenez sur ce ton-là ! (*Il sort en courant.*)

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, LE VICOMTE, *écrivain*, LÉON, *qui entre par le fond, un moment après VALENTINE.*

LÉON.

Ah ! docteur ! docteur !

LE DOCTEUR.

C'est vous, Léon ? Qu'y a-t-il ? vous êtes tout troublé.

LÉON.

Ah ! je n'en ai que trop sujet... mon père... (*Valentine paraît.*)

LE DOCTEUR.

Eh bien ! votre père...

LÉON.

Il m'a fait demander, docteur, et savez-vous ce qu'il m'a dit... Oh ! je veux aller prendre du service et me faire tuer !...

VALENTINE, *à part.*

Il veut se faire tuer !...

LE DOCTEUR.

Comment ?

LÉON.

La main de Valentine est donnée.

LE DOCTEUR, *se levant.*

C'est impossible !... A qui est-elle donnée ?

LÉON.

Au neveu de cette femme arrivée ici d'hier au soir, au vicomte de Batz.

VALENTINE, *s'avançant.*

Ciel !

LE VICOMTE.

Déjà !

LÉON.

Valentine !

VALENTINE.

Vous dites que mon tuteur a promis ma main au vicomte de Batz ?

LE DOCTEUR.

Ma chère Valentine, M. le vicomte est devant vous.

VALENTINE.

Tant mieux : la nouvelle que Léon nous donne est si surprenante, que j'ai besoin de l'entendre confirmer par une autre bouche que la sienne.

LE VICOMTE.

En quoi surprenante, Mademoiselle ? Ce qui serait surprenant, c'est qu'on pût vous voir, apprendre que votre main est libre, et ne pas essayer de l'obtenir.

VALENTINE.

Il est donc vrai, Monsieur, que vous l'avez demandée, que vous l'avez obtenue ?

LE VICOMTE.

Ma tante devait faire cette démarche en mon nom : j'ignorais encore qu'elle eût été accueillie. Je remercie monsieur d'Aubray de me l'avoir appris.

LÉON, *avec colère.*

Monsieur !...

LE VICOMTE.

Plait-il ?

VALENTINE.

Mon cousin, laissez-moi m'expliquer avec M. le vicomte. Il importe que dès à présent j'établisse nettement ma position vis-à-vis de lui. Vous avez donc, Monsieur, l'agrément de mon tuteur ?

LE VICOMTE.

Qui n'est rien sans le vôtre, je me hâte de vous le dire. Tout l'avantage que j'y trouve, c'est de voir ma candidature admise et d'avoir le droit de me présenter un peu plus souvent à vos yeux.

VALENTINE.

Je vous remercie de cette réponse, mais pour deux raisons très graves il est inutile que vous m'adressiez vos soins.

LE VICOMTE.

La première ?

VALENTINE.

La première, c'est que ma mère existant toujours, je considère que je dépends d'elle seule, nom du tuteur qu'on m'a donné en son absence,

ce qui veut dire que je ne me marierai point avant son retour.

LE VICOMTE.

Ceci est une question de temps et je n'ai pas à m'en effrayer. Votre seconde raison est-elle plus personnelle ?

VALENTINE.

Où, Monsieur, ma seconde raison, c'est que si ma main est encore libre, mon cœur ne l'est plus. Je l'ai donné depuis longtemps à un ami que le ciel avait placé près de moi. Compagnon dévoué de ma jeunesse malade, il sera, s'il veut, celui de ma vie entière, ce frère, cet ami, cet époux, devant qui je déclare mes sentiments pour la première fois, et à qui je dois bien ce dédommagement, c'est mon cousin, M. Léon d'Aubray.

LÉON.

Valentine ! Valentine !

VALENTINE.

Voyez maintenant s'il vous reste quelque espérance.

LE VICOMTE.

Il ne m'en resterait aucune si les effets devaient suivre de près une déclaration aussi vive ; mais vous m'avez dit vous-même qu'en ce moment, vous ne pouviez songer au mariage ; permettez-moi de ne pas me désespérer. *(Au docteur.)* Docteur, voici ma lettre pour le capitaine Barthwell.. je vous souhaite un bon voyage. *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

VALENTINE, LÉON, LE DOCTEUR.

LÉON.

Un bon voyage, docteur P... Quoi vous songeriez à nous quitter.

LE DOCTEUR.

Mes chers enfants, il le faut. Le cœur me saigne de me séparer de vous dans les circonstances où vous êtes ; mais vous connaîtrez un jour les motifs de mon voyage et vous jugerez si je devais partir.

VALENTINE.

Vous partez donc aujourd'hui ?

LE DOCTEUR.

A l'instant. J'ai envoyé Antoine à la poste...

ANTOINE, en dehors.

Monsieur le docteur, monsieur le docteur !.

LE DOCTEUR.

Et tenez, je l'entends.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE, puis UNE DAME INCONNUE, amenées par deux paysans.

LE DOCTEUR.

Antoine, quel ce trouble ?... que veut dire ?.

ANTOINE.

Hé, cela veut dire qu'il vient d'arriver un accident que j'avais prévu depuis jours ; la diligence

de Lyon a versé en entrant dans le bourg...

LE DOCTEUR.

Est-il possible ?

ANTOINE.

Si bien qu'en arrivant à la poste, j'ai trouvé tout l'établissement en désordre, et je vous amène une pauvre dame qu'on venait de retirer du cabriolet. *(Entre une dame soutenue par deux paysans.)*

LE DOCTEUR.

Elle a été étourdie de la chute ; mais son état ne paraît offrir aucun danger. Les autres voyageurs n'ont rien souffert ?

ANTOINE.

Non.

VALENTINE.

Docteur, j'ai là mon flacon ; puis-je le faire respirer à cette dame ?

LE DOCTEUR.

Sans doute.

VALENTINE.

Je crois qu'elle revient à elle. J'ai senti sa main qui serrait la mienne. Antoine, sais-tu où va cette dame ?

ANTOINE.

A Épinal.

LA DAME, revenant à elle.

Qui êtes-vous P... Où m'a-t-on conduite ?

LE DOCTEUR.

Vous êtes en sûreté, Madame. Ne craignez rien.

LA DAME.

Comme ma tête est lourde !

LE DOCTEUR.

Cela va se dissiper.

VALENTINE.

Docteur, vous allez partir : cette dame sera peut-être forcée de s'arrêter ici. Si je la faisais conduire au château ?

LE DOCTEUR.

C'est inutile. Dans quelques minutes, elle sera tout à fait bien. Allez, mes enfants, il est temps que vous retourniez chez M. d'Aubray ; ne vous inquiétez de rien, je reviendrai à temps pour tout sauver.

LÉON.

Allons, docteur, adieu.

LE DOCTEUR.

Est-ce ainsi que nous nous séparons ? Léon !... ma fille !... *(Il les embrasse.)*

LÉON.

Voilà mon bras, Valentine.

VALENTINE.

Non, Léon ; rentrez de votre côté. Moi, je retourne, avec Thérèse, à l'aubépinier de ma mère. Nous voulons y cueillir chacune un petit bouquet.

LÉON.

Et votre flacon, que vous laissez dans les mains de cette dame ?

VALENTINE.

Je le lui donne. *(Elle sort d'un côté, Léon de l'autre.)*

SCÈNE VIII.

LE DOCTEUR, LA DAME, ANTOINE.

LA DAME.

En vérité, Monsieur, je suis bien reconnaissante des soins que vous prenez de moi. Je vais mieux. Veuillez pourtant m'aider à réunir mes idées... qui ne sont pas encore bien nettes... Je n'étais pas ici tout à l'heure, j'étais dans ma maison, entre mon mari et ma fille... Mon mari... ma fille?... non, ce ne pouvait être qu'un rêve.

ANTOINE.

En effet, Madame dormait depuis assez longtemps, quand la diligence a versé.

LA DAME.

Ah! c'est cela. Je m'explique tout maintenant. Notre voiture a versé pendant mon sommeil. C'est la première fois que je fermais les yeux depuis trois jours et trois nuits que j'ai quitté Marseille.

LE DOCTEUR.

Alors, Madame, en ma qualité de médecin, je vous supplie de ne point repartir sur-le-champ. Restez chez moi pendant vingt-quatre heures; vous y trouverez tous les égards et tous les secours.

LA DAME.

Je sens tout le prix de l'hospitalité que vous m'offrez; mais il m'est impossible de l'accepter. J'étais très fatiguée, il est vrai; mais le fussé-je dix fois davantage, je n'en continuerais pas moins ma route.

LE DOCTEUR.

Je n'ose insister. Vous me permettez d'écrire quelques instructions concernant mes malades?

LA DAME.

Monsieur, avant de partir, puis-je savoir à qui je dois le service que vous m'avez rendu?

LE DOCTEUR.

Je me nomme Lagrange, médecin à Aubray.

LA DAME.

Aubray! le lieu où je suis s'appelle Aubray?

LE DOCTEUR.

Oui, Madame.

LA DAME.

Il me semblait qu'il n'y avait qu'un Aubray dans le département.

LE DOCTEUR.

Effectivement.

LA DAME.

A cinq lieues d'Épinal?

LE DOCTEUR.

C'est la distance qui nous en sépare.

LA DAME.

Mais cet Aubray dont je veux parler n'était point traversé par la grande route.

ANTOINE.

Je comprends la surprise de Madame. Elle ne savait pas qu'il y a maintenant une route nouvelle.

LA DAME, s'approchant de la fenêtre.

Ah! je vois... je me reconnais... Maison où je suis née, bois accoutumés, chères montagnes, vous êtes toujours les mêmes; que tout le reste a changé!

LE DOCTEUR.

Eh bien, Madame?

LA DAME.

Je n'irai pas plus loin, je vais faire descendre mon bagage.

LE DOCTEUR.

Je me charge de ce soin. (*A Antoine.*) les chevaux sont prêts?

ANTOINE, montrant un paysan qui paraît dans le fond.

Où vient vous l'annoncer.

LE DOCTEUR.

Ma valise et mon manteau?

ANTOINE.

Ils sont en bas.

LE DOCTEUR.

Madame, ce garçon est à vos ordres. Forcé de partir à l'instant-même, je vous prie de recevoir mes excuses et je vous renouvelle la prière que je vous ai faite de regarder cette maison comme la vôtre. (*A Antoine.*) Porte cette note à mon confrère de Bruyères, et dis-lui que je le prie de me remplacer. Adieu, adieu.

ANTOINE.

Monsieur le docteur, que souhaiterai-je pour vous pendant votre absence?

LE DOCTEUR.

Souhaite que je ne revienne pas seul. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LA DAME, ANTOINE.

LA DAME, à elle-même.

Valentine est-elle vivante ou morte? mon avenir est dans cette question. Arrivée plutôt que je ne pensais au moment de la voir résoudre, je brûle et je tremble de savoir la vérité. (*Haut.*) Ne vous éloignez pas, mon ami; j'ai à vous parler.

ANTOINE.

Que désire Madame?

LA DAME.

A ce que je puis voir, vous êtes un enfant de ces montagnes? Comment vous appelez-vous, mon ami?

ANTOINE.

Dame, votre ami, tant que vous voudrez, et Antoine quand ça ne vous conviendra plus.

LA DAME.

Autrefois, il y avait plusieurs Antoine dans le village: Antoine Leroux, Antoine Thuillier.

ANTOINE.

Thuillier! c'est ça, c'est mon nom de famille. Il est inutile de chercher plus loin. Vous aussi, vous êtes donc du pays, Madame?

LA DAME.

Je l'ai habitée, il y a dix ans.

ANTOINE.

Vraiment ? Et où demeuriez-vous, sans vous faire offense ?

LA DAME.

Au château d'Aubray.

ANTOINE.

Ah ! vous étiez probablement l'amie de la dame du château. Une bien bonne dame, à ce que disent tous les anciens, et qui ne méritait pas son sort.

LA DAME.

Et quel a été son sort ?

ANTOINE.

L'ignorez-vous ? Elle est morte pendant la Révolution.

LA DAME.

Je sais qu'on l'a dit. Mais, dites-moi, mon ami, il y a eu de grands changements au château d'Aubray ?

ANTOINE.

Oh ! sans doute ! c'est maintenant le frère cadet qui l'habite, et il fait regretter l'aîné.

LA DAME.

A l'époque où je suis venue au château, je m'y étais prise d'affection pour la fille de cette marquise d'Aubray que l'on croit morte... une enfant de six à sept ans.

ANTOINE.

Ah ! oui, mademoiselle Valentine.

LA DAME.

Vous la connaissez ? A cette époque, elle était bien délicate, et quand sa mère, obligée de partir pour l'Italie, consentit à la laisser à la douairière d'Aubray, sa grand'mère, ce fut un grand sacrifice qu'elle s'imposa.

ANTOINE.

C'est vrai. Pauvre dame ! pauvre mademoiselle Valentine !

LA DAME.

Je vous entends. Elle aura langui quelque temps ; puis elle est morte ?

ANTOINE.

Morte ! qui vous a dit cela ?

LA DAME.

Elle vivrait !

ANTOINE.

Elle était tout à l'heure ici.

LA DAME.

Ici !

ANTOINE.

Sans doute. Le docteur Lagrange n'est-il pas son médecin ?

LA DAME.

Elle était ici !

ANTOINE.

Comme vous n'éliez pas encore revenue à vous, vous ne la voyiez pas, mais elle vous a vue... Et tenez, ce flacon que vous tenez à la main, sans vous en apercevoir.

LA DAME.

Ce flacon...

ANTOINE.

Elle vous l'a donné. C'était le sien,

LA DAME.

Le sien ! (Elle le baise avec transport.)

ANTOINE.

Mon Dieu, Madame, qu'avez-vous ?

LA DAME.

Elle est retournée au château, n'est-ce pas ?

ANTOINE.

Non. Elle est allée faire une promenade dans le petit parc.

LA DAME.

De quel côté ?

ANTOINE.

Du côté d'un arbre planté le jour de la naissance de sa mère.

LA DAME.

Ah ! je sais où il est ! Valentine ! Valentine ! (Elle sort éperdue. Antoine la suit.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon au château d'Aubray.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AUBRAY, en scène ; LÉON, qui entre par le fond.

D'AUBRAY.

C'est vous ?

LÉON.

Oui, mon père.

D'AUBRAY.

Qui venez-vous chercher ici ?

LÉON.

Vous même.

D'AUBRAY.

Je suis occupé. Dites vite ce que vous avez à me dire.

LÉON.

Je venais... je voulais... Je vous demande pardon, mais la sévérité de votre accueil...

D'AUBRAY.

Voyons, mon fils, remettez-vous, et dites-moi ce qui vous amène.

LÉON.

Eh bien ! la nouvelle que vous m'avez donnée ce matin m'a tellement surpris, que je n'ai rien

trouvé à vous répondre; mais comme un silence plus long pourrait vous donner le change sur mes sentiments, je viens vous déclarer que j'adore Valentine, et que je suis résolu à mourir, si vous la donnez au vicomte de Batz.

D'AUBRAY.

Pour parler en termes plus simples, vous me demandez la main de votre cousine ?

LÉON.

Je vous supplie au moins de ne point m'empêcher d'y prétendre. La raison de Valentine est précoce; laissez-lui le droit de choisir.

D'AUBRAY.

Je ne feindrai pas l'étonnement. J'avais remarqué depuis quelques temps que votre affection pour Valentine n'était plus celle d'un frère, et si je vous ai annoncé si vite le dessein que j'ai formé de la marier à M. de Batz, c'est qu'il importait de couper court à des espérances qui ne peuvent être suivies d'aucun succès. Je vois avec regret le trouble où vous jette une déclaration si positive, mais il serait plus cruel de vous abuser. Mon fils, vous n'épouserez jamais votre cousine.

LÉON.

Et la raison de cet arrêt ?

D'AUBRAY.

Il y en a plusieurs; je vais vous dire celle qui vous frappera le plus. Votre cousine a deux millions : tuteur d'une si riche héritière, je ne pourrais l'unir à mon fils sans encourir, sans mériter le reproche d'avoir contraint son inclination ou capté sa confiance. Vous seriez atteint du même blâme. Qu'en pensez-vous ?

LÉON.

Cette crainte est légitime, et je m'incline devant une si noble susceptibilité. Je n'ai pas besoin de vous assurer que je n'ai jamais songé à la fortune de Valentine; mais parce qu'elle a deux millions, faut-il que vous la rendiez malheureuse! Elle le serait avec ce vicomte de Batz, n'en doutez pas; car enfin, je puis tout vous dire, et Valentine m'y autorise: elle m'aime, mon père; elle m'aime pour la vie. Elle m'aime autant que je puis l'aimer! C'est donc en son nom et au mien que je vous parle; c'est de son bonheur et du mien qu'il s'agit. Je me jette à vos pieds, mon père, et je ne m'en relèverai point que vous ne m'ayez promis de retirer la parole que vous avez donnée à M. de Batz. Ne me répondez pas encore! n'achevez pas ce geste où se trahit un refus qui va me réduire au désespoir! Vous m'aimiez autrefois! Pour quelle faute suis-je tombé dans votre disgrâce? pourquoi, distrait ou sévère, évitez-vous toujours ma présence? Hélas! votre froideur réagit sur moi-même, et depuis un an peut-être, je ne vous ai pas dit autant de paroles que je vous en dis en ce moment! Cet état ne peut durer, il est impossible que vous ne retrou-

viez pas dans votre cœur quelques restes de l'affection que vous m'avez jadis lémoignée. Vous êtes ému! Ah! Dieu soit loué! voici déjà que cette sainte affection se ranime. Non, vous ne voulez ni mon malheur, ni celui de Valentine! Vous allez congédier cet odieux rival et rendre complètement heureux pour moi ce jour où j'ai appris que j'étais aimé d'elle, et que je n'étais point haï de vous!

D'AUBRAY.

Moi, vous haïr, mon fils, avez-vous pu le supposer? Il est vrai, j'ai rapporté du monde des souvenirs qui me font supporter impatiemment la société des hommes; mais est-ce vous que je fuis? non; c'est la solitude que je cherche. D'ailleurs, ne croyez pas que je vous perde de vue autant que j'en ai l'air. Absent, je vous surveille; je vous suis d'un regard plein d'orgueil et de tendresse, car je suis fier de vous, mon fils, je suis fier de vous. J'ai les mêmes sentiments pour Valentine, et plutôt au ciel qu'il m'eût été permis de vous unir: ç'a été le rêve de ma vie; mais il faut que j'y renonce. Mon cher Léon, comprenez-moi bien. Des nécessités auxquelles je ne puis me soustraire me contraignent à une alliance avec la famille de madame de Batz, et si Valentine n'épouse pas son neveu, je vous supplierai d'épouser sa fille.

LÉON.

Vous me supplierez d'épouser sa fille!

D'AUBRAY, avec douleur.

Oui, oui, mon fils, et je vous prédis que vous y consentirez.

LÉON.

Mais quelles sont donc les nécessités dont vous parlez? Quel lien si puissant existe-il entre vous et cette femme ?

D'AUBRAY.

Pas un mot de plus; la voici.

SCÈNE II.

D'AUBRAY, LÉON, LA COMTESSE DE BATZ.

LA COMTESSE, entrant éperdue.

Ah! d'Aubray! d'Aubray!

D'AUBRAY, allant vivement à elle.

Je ne suis pas seul. Mon fils, retirez-vous. (Léon se retire dans le fond du théâtre.) Qu'est-ce encore, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que c'est... Laissez-moi le temps de me remettre... la foudre à deux pas de moi m'aurait moins bouleversée.

D'AUBRAY.

Voyons! expliquez-vous maintenant, me voici suffisamment préparé à une nouvelle surprise.

LA COMTESSE.

Ah! vous ne vous attendez pas à celle-là

vous ne pouvez pas vous y attendre. La marquise d'Aubray, votre belle-sœur, n'est pas morte...

D'AUBRAY.

Qui vous a fait ce conte ?

LA COMTESSE.

Je viens de la voir ici.

D'AUBRAY.

Vous avez vu la marquise d'Aubray, vu ?

LA COMTESSE.

Je revenais du bourg avec l'importante nouvelle que les papiers, adressés par Didier au ministre de la justice sont arrivés ce matin même entre les mains du juge de paix lorsqu'au détour d'une allée du petit parc une femme, qui marchait rapidement, s'est présentée à moi. Ah ! d'Aubray, il n'y a pas de doute possible. Dix ans de malheur et d'exil ont cruellement altéré ses traits ; mais depuis que nous la croyons morte, je l'avais vue en rêve si souvent, que je n'ai pas hésité à la reconnaître. A cette miraculeuse apparition, je suis restée muette, immobile, pétrifiée. Elle, toute à l'émotion qui la dominait, sans voir mon trouble, sans même regarder mon visage : « Je cherche mademoiselle d'Aubray, dit-elle d'une voix haletante, l'avez-vous vue ? » Sur ma réponse négative, elle a continué sa course ; et moi, rendue à moi-même par l'imminence de votre danger, je suis venue, en toute hâte, vous informer de cet incroyable retour.

LÉON, reparaisant.

Que lui dit-elle ? l'agitation de mon père m'inquiète.

D'AUBRAY.

Ce n'était point ma belle-sœur. Plût à Dieu que ce fût elle ! j'aurais un crime de moins à me reprocher ; mais la marquise d'Aubray est morte : j'en ai la preuve.

LA COMTESSE.

Y a-t-il des preuves contre l'évidence ? Elle aura été condamnée, puis sauvée. La révolution est pleine de ces histoires-là. Encore une fois, je vous dis que je l'ai vue, que je l'ai reconnue, et que demain, aujourd'hui, peut-être, la déclaration de Didier lui sera remise. Quelle mesure comptez-vous prendre ?

D'AUBRAY.

Aucune. La marquise aimait Corelli comme un père : elle saura que je l'ai fait périr quand il allait à Marseille afin de lui sauver la vie. Il n'y a rien à faire : je suis perdu.

LA COMTESSE.

Non, vous ne l'êtes pas. Ne vous laissez pas abattre : il y a un moyen de tout sauver.

D'AUBRAY.

Vous pourriez détruire ces papiers maudits ?

LA COMTESSE.

J'empêcherai du moins qu'ils soient remis à la marquise.

D'AUBRAY.

Et comment ?

LA COMTESSE.

Votre fils approche.

LÉON.

Mon père, vous semblez souffrant, pardonnez si je viens...

D'AUBRAY.

Je vous remercie, mon fils, ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Venez, d'Aubray, venez. *(Elle sort avec d'Aubray.)*

SCÈNE III.

LÉON seul, puis LE VICOMTE.

LÉON.

Il sort ! Ah ! quand le secret de mon père ne lui serait pas échappé, je l'aurais deviné rien qu'à voir son entretien avec cette femme. Me laisserai-je enlacer aussi par cette influence mystérieuse ? non. D'abord, il faudra que j'en pénètre la cause ; et, en attendant, je ne souffrirai pas qu'une étrangère dispose du sort de Valentine et du mien. Il y a un moyen bien simple d'empêcher une alliance entre nos deux familles, et je m'étais déjà promis de demander compte à M. de Batz des airs insolents qu'il a osé prendre avec moi. Le voici.

LE VICOMTE, entrant.

Je croyais trouver ici ma belle tante ?

LÉON.

Et moi, je pensais que vous y cherchiez ma cousine.

LE VICOMTE.

Non, monsieur Léon, non. Après les aveux naïfs qu'elle m'a faits, je dois m'abstenir, au moins pendant quelques jours, de me présenter devant elle. J'attendrai, pour recommencer à lui faire ma cour, que son premier étonnement soit calmé.

LÉON.

Et croyez-vous, Monsieur, que je sois le spectateur impassible de vos importunités ? Mademoiselle Valentine m'a choisi pour son protecteur, et je vous déclare que je veux l'être.

LE VICOMTE.

Vous me paraissez un peu jeune pour une fonction si grave, et je prendrai la liberté de vous faire observer que, jusqu'à nouvel ordre, le seul protecteur de mademoiselle Valentine est M. le baron d'Aubray, votre père.

LÉON.

Si je vous parais trop jeune pour défendre une femme qui m'aime, vous ne me paraissez pas assez vieux pour en épouser une qui ne vous aime pas. Est-ce à votre âge qu'on s'impose à une jeune fille de par l'autorité d'un père ou d'un tuteur ?

LE VICOMTE.

Je prends des auxiliaires où j'en trouve, mon-

sieur Léon, et j'en ai besoin pour vous combattre, moi, nouveau venu, qui viens attaquer une possession de plusieurs années. Au reste, je ne veux contraindre personne ; toute la question est de savoir si votre triomphe sera durable, et si de petits souvenirs d'enfance constituent une véritable passion.

LÉON.

Permis à vous d'en douter. Ce qui est sûr, c'est que moi vivant, on ne prétendra pas impunément, je ne dis pas au cœur, mais à la main de ma cousine. Je ne sais si je me fais comprendre.

LE VICOMTE.

Parfaitement. Il est irrégulier que cette proposition de duel vienne de vous, l'amant heureux, le rival préféré ; mais il me semble que vous jouissez de votre succès avec un peu trop d'expansion ; votre père, qui est du monde, ne trouvera pas mauvais que j'essaie de vous amener à des sentiments plus modestes.

ANTOINE, en dehors.

Par ici, Madame, par ici.

LÉON.

Quelqu'un ! plus un mot : nous réglerons le jour et l'heure de notre rencontre, de façon que mon père ne puisse s'y opposer.

ANTOINE, entrant, à Léon.

Monsieur Léon, voulez-vous me permettre...

LÉON.

Va-t-en au diable ! *(Il sort.)*

ANTOINE, au vicomte.

Monsieur le vicomte, pouvez-vous me dire?...

LE VICOMTE, lui donnant une tape sur la joue.

Tu es très drôle, mon ami. *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

ANTOINE, puis LA MARQUISE.

ANTOINE, seul.

Ils me laissent !... Je ne vois plus personne à qui annoncer cette dame ; n'importe, introduisons-la. *(Il va au fond.)* Entrez, Madame, entrez... *(La marquise entre.)* Asseyez-vous, je vais chercher M. d'Aubray ou sa nièce.

LA MARQUISE.

Ne vous donnez pas cette peine : je viens d'apprendre d'un valet que M. d'Aubray s'est enfermé dans son cabinet, où il a défendu qu'on vint le troubler sous aucun prétexte, et que mademoiselle d'Aubray, fatiguée de sa promenade, s'est retirée dans sa chambre pour y prendre quelque repos.

ANTOINE.

Comme vous regardez autour de vous ! On voit que vous avez habité le château, et que vous êtes contente de vous y retrouver. Tenez, la chambre de mademoiselle Valentine est là.

LA MARQUISE.

Là, dites-vous ?

ANTOINE.

L'ancienne chambre de sa mère.

LA MARQUISE, s'élançant.

Ah ! je vais... *(Elle s'arrête.)*

ANTOINE.

Voulez-vous que je frappe à la porte pour la faire venir ?

LA MARQUISE.

Oh ! non... non...

ANTOINE.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

Ne m'avez-vous pas dit que la santé de mademoiselle d'Aubray était encore chancelante ?

ANTOINE.

Il est vrai.

LA MARQUISE.

Eh bien ! ne troubions pas le repos qu'elle goûte ; seulement, je vais me mettre tout près de la porte pour l'entendre se réveiller.

ANTOINE.

Vous vous installez donc au château ?

LA MARQUISE.

J'espère qu'on ne m'y refusera pas une place.

ANTOINE.

Si vous comptez demeurer quelques jours au village, il faut déclarer à M. le maire vos noms, prénoms et qualités.

LA MARQUISE.

Est-ce bien nécessaire ?

ANTOINE.

Oh ! c'est indispensable.

LA MARQUISE, écrivant rapidement quelques mots.

Voilà un mot pour lui : vous chargez-vous de le porter ?

ANTOINE.

J'y cours, et je reviens avec vos effets. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

LA MARQUISE, seule.

Seule enfin, seule ; et je puis donner un libre cours aux sentiments, aux émotions qui m'oppressent ! que je suis heureuse de ne l'avoir pas trouvée à l'aubépinier ! L'assurance qu'elle était vivante n'avait mise hors de moi. Emportée par un mouvement irrésistible, je n'aurais pu que fondre en larmes, ouvrir les bras et crier : Ma fille ! qui sait l'effet qu'aurait produit sur une organisation si délicate une révélation si imprévue ? Le hasard a été plus sage que moi. *(Elle va écouter à la porte de sa fille.)* Aucun bruit, elle dort encore. Chère Valentine ! cet aubépinier planté le jour de ma naissance était son arbre favori ! Elle en prenait soin elle-même ; elle venait le visiter tous les jours ! Je n'étais donc point morte dans son âme ; dix ans d'absence n'ont point affaibli

la tendresse qu'elle avait pour moi! Oh! cette pensée contient assez de bonheur pour me faire attendre patiemment les joies plus vives, mais non plus profondes qui me sont réservées. Ne te presse pas de te réveiller; dors, dors, chère fille, reprends des forces pour m'embrasser! Elle m'a vue sans me reconnaître. Pourquoi m'en étonner? Je ne suis pour elle qu'une vision souriante, mais effacée, qui se perd dans les ténèbres du premier âge, dans les vagues impressions du berceau. Je ne lui ai donné que la vie. *(Elle s'arrête devant un tableau de famille qui représente la douairière d'Aubray.)* C'est vous qui l'avez élevée, Madame, vous, la mère de mon mari. Contrainte à vous séparer de votre fils que j'emmenais dans un climat plus doux, vous avez exigé que je vous laissasse ma fille, et je n'ai pu refuser cette consolation à votre vieillesse. Vos soins ont fortifié sa santé, vos paroles lui ont fait aimer sa mère absente. Que votre souvenir soit béni! Voilà mon clavecin, ma bibliothèque, rien n'est changé dans ce salon. Quel plaisir de se retrouver parmi des meubles connus, de sentir baigner près de soi des cœurs amis. Mon clavecin est ouvert; Valentine est musicienne. Une sonate de mon pauvre Corelli! Ami dévoué! le reverrai-je? *(Elle s'arrête comme frappée d'une idée subite.)* Oui, je ne puis maîtriser mon cœur plus longtemps; je ne me révélerai à elle qu'après toutes les préparations possibles, mais que je la voie au moins! *(Elle se met à son piano.)* La musique éveille sans secousse. D'abord, c'est une harmonie douce et vague qui paraît amenée par votre rêve et s'identifie avec lui. Peu à peu, les images du rêve s'affaiblissent et l'harmonie prend de la force; les yeux ne s'ouvrent pas encore; mais l'âme a déjà reçu le sentiment de la réalité.... *(La porte s'ouvre.)* C'est elle!

SCENE VI.

LA MARQUISE, VALENTINE.

VALENTINE.

Qui donc est là?

LA MARQUISE.

Elle parle!

VALENTINE.

Madame.

LA MARQUISE.

Cachons mes larmes... *(Elle se lève.)* Mademoiselle, pardon si... ah! qu'elle est belle!

VALENTINE.

A qui ai-je l'honneur de parler?

LA MARQUISE.

Ce sont les yeux de son père.

VALENTINE.

Mais je ne me trompe pas, Madame; c'est vous que j'ai vue chez le bon docteur Lagrange; vous étiez dans la voiture qui a versé en arrivant dans le village!

LA MARQUISE.

Oui, Mademoiselle.

VALENTINE.

Le docteur m'avait bien dit que votre indisposition n'aurait pas de suite.

LA MARQUISE.

En entrant ici, je n'ai trouvé personne pour m'annoncer. Il m'est venu l'idée de me mettre au clavecin et de jouer quelques mesures pour qu'on fût averti de ma présence. Je vous ai dérangé; peut-être.

VALENTINE.

Non, je crois bien que je dormais un peu; mais on a toute la nuit pour dormir, et mon réveil a été fort agréable.

LA MARQUISE.

Je vous rapporte votre flacon.

VALENTINE.

Pourquoi refuser une bagatelle qui a pu vous être utile un moment?

LA MARQUISE.

Eh bien! je l'accepte; mais au moins fallait-il venir vous remercier.

VALENTINE.

Ce n'est point pour si peu de chose que vous avez interrompu votre route?

LA MARQUISE.

Aubray était le but de mon voyage.

VALENTINE.

Vraiment! Et qui venez-vous y voir?

LA MARQUISE.

D'abord, vous.

VALENTINE.

Moi! moi!

LA MARQUISE, à part.

Elle pâlit.

VALENTINE.

C'est moi que vous venez voir!.. et dans quel dessein? De qui avez-vous à me parler? Qui êtes-vous? Au nom du ciel, qui êtes-vous?

LA MARQUISE.

Une étrangère dont le nom même vous est inconnu; mais promettez-moi d'avoir de la raison, du calme, et je vous parlerai de votre mère.

VALENTINE.

De ma mère! Vous la connaissez?

LA MARQUISE.

Oui.

VALENTINE.

Vous venez de sa part

LA MARQUISE.

Oui.

VALENTINE.

Pour m'annoncer son retour?

LA MARQUISE.

Oui.

VALENTINE.

O mon Dieu! ma mère va revenir! *(Elle s'assied soutenue par la marquise.)*

LA MARQUISE.

Elle se trouve mal, du secours!

VALENTINE.

Non, demeurez, ce n'est rien. Comment recevoir sans émotion une nouvelle qui était le rêve de ma vie? Ma mère va revenir. Ah! j'étais bien sûre que je la reverrais! Vous qui me la rendez, merci, mon Dieu, merci. Eh bien! vous me quittez.

LA MARQUISE.

Il le faut bien.

VALENTINE.

Pourquoi?

LA MARQUISE.

Vous êtes trop agitée pour que cet entretien continue.

VALENTINE.

Eh! croyez-vous que je vous laisse partir?... Voyons, je me calme... Où avez-vous quitté ma mère?

LA MARQUISE.

A Marseille.

VALENTINE.

Quand?

LA MARQUISE.

Il y a huit jours.

VALENTINE.

Qui l'a empêchée de vous accompagner?

LA MARQUISE.

Des affaires qu'il fallait terminer.

VALENTINE.

Quelles affaires?

LA MARQUISE.

Elle arrivait d'Amérique, où elle a passé cinq ans.

VALENTINE.

Elle était en Amérique? je m'en doutais. Et qui l'y a retenu si longtemps?

LA MARQUISE.

Les révolutions de France; les révolutions de Saint-Domingue; la misère...

VALENTINE.

La misère!..

LA MARQUISE.

Elle est heureuse maintenant, consolez-vous.

VALENTINE.

Quoi, ma mère a pu connaître la misère, tandis que moi, je vivais dans luxe! Et quel heureux concours de circonstances lui a enfin permis de revenir en France?

LA MARQUISE.

Elle a amassé lentement, bien lentement, en donnant des leçons de musique, la somme qu'il lui fallait pour payer son passage. Cette somme acquise et les préliminaires de la paix avec l'Angleterre ayant rendu la mer libre, elle est partie pour Marseille, où je l'avais connue dès le premier séjour qu'elle y a fait, quand, revenant d'Italie, après la mort de son mari, elle fut jetée dans les prisons du tribunal révolutionnaire. J'étais prête à retourner dans l'est de la France, où je suis née.

« Mon amie, me dit-elle, je suis obligée de rester quelques jours à Marseille. Puisque vous allez en Lorraine, rendez moi le service de vous arrêter à Aubray, où est ma fille. Voyez-la et annoncez-lui mon prochain retour; elle est d'une santé délicate, je suis bien aise que vous la prépariez à la joie qui l'attend. Ma chère Valentine! j'ai bien souffert depuis dix ans que je suis exilée; mais le bonheur de te revoir me fera tout oublier! » C'est ainsi que m'a parlé votre mère, et comme je parlais: « Une dernière recommandation, m'a-t-elle dit, embrassez-la pour moi! » *(Elle lui tend les bras, Valentine s'y jette.)*

VALENTINE.

Ah! de tout mon cœur!

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, VALENTINE, LÉON, amenant THÉRÈSE.

LÉON.

Valentine, voilà Thérèse qui veut vous souhaiter le bonsoir avant de retourner chez elle.

LA MARQUISE, à part.

Thérèse.

VALENTINE.

Ah! Thérèse, comme tu arrives à propos. Viens, viens, je te l'avais bien dit que ce jour serait heureux et que l'aubépinier de ma mère n'avait pas fleuri pour rien. Hocheras-tu encore la tête et garderas-tu le silence quand je te parlerai du retour de cette mère chérie? Tiens, voilà une dame qui l'a vue, il y a huit jours; et qui m'annonce sa prochaine arrivée à Aubray.

THÉRÈSE.

Est-il possible? M. Léon, c'est bien vrai? Il y a ici une dame qui aurait annoncé?..

LA MARQUISE, à part.

Elle est aveugle!

LÉON.

Je ne sais ce que Madame est venue apprendre à ma cousine; mais je la reconnais positivement pour une voyageuse arrivée aujourd'hui de Lyon.

VALENTINE.

Madame, Thérèse est la nourrice de ma mère, et vous ne sauriez imaginer la tendresse qu'elle lui porte. Daignez lui confirmer la bonne nouvelle que vous m'avez donnée, elle ne la croira pas qu'elle ne vous ait entendue.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus vrai. La marquise d'Aubray existe et sera ici dans une dizaine de jours, peut-être avant.

VALENTINE.

Eh bien! incroyable?

THÉRÈSE.

Qui a parlé? quelle voix a dit que la marquise

d'Aubray existait ? Ah ! que cette voix parle encore !

VALENTINE.

Que dit-elle ? comme elle est troublée !

LA MARQUISE, *bas*.

Thérèse, prends garde !

THÉRÈSE.

Mon Dieu, mon Dieu ! rendez-moi la lumière pour voir encore celle qui a cette voix.

VALENTINE.

Ah ! ma mère !

THÉRÈSE.

Julie, chère Julie !

LÉON.

Madame...

VALENTINE.

C'est Léon, ma mère ; c'est ton neveu.

LA MARQUISE.

Oui, oui, entourez-moi bien tous ; mes amis, ma fille, que je vous voie, que je serre vos mains dans les miennes ! Il y a si longtemps que j'étais seule ! Ah ! la solitude au milieu des foules ; voilà la plus cruelle douleur de l'exil. Ma pauvre Thérèse, tu es donc aveugle ! oh ! nos soins te distrairont de ton malheur. Tu me vois dans ton âme, n'est-ce pas ? Léon, j'espère que vous m'aimerez comme une mère ; moi, je vous aime déjà comme un fils... et toi que je retrouve plus belle que je ne t'ai jamais rêvée ; toi qui gardais une piété si tendre au souvenir de ta mère, tête où revit l'époux que j'ai tant aimé, âme, fille de mon âme, tu n'aimes pas une ingrate, va, je saurai bien te le prouver. Embrasse-moi, embrasse-moi encore. Depuis dix ans que j'en étais réduite à t'envoyer à travers l'espace mes baisers mouillés de larmes, j'ai fait pour toi une provision d'amour et de caresses que je ne suis pas près d'épuiser.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBRAY, LA COMTESSE DE BATZ, LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE DE PAIX, *entrant, à d'Aubray*.

Oui, Monsieur, c'est la nouvelle du pays. On dit que madame la marquise d'Aubray, démentant elle-même le bruit de sa mort, est arrivée au château.

D'AUBRAY.

Nous allons éclaircir cette nouvelle étrange.

LA COMTESSE.

La voici.

LÉON.

Ah ! mon père, c'est vous, quel événement inespéré, ma tante est de retour. La voilà.

D'AUBRAY, *bas à la comtesse*.

C'est bien elle.

LA COMTESSE, *de mémo*.

En doutez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, mon frère, c'est moi que vous revoyez. Après bien des épreuves, Dieu me ramène auprès de ma fille et de tous ceux qui me sont chers.

D'AUBRAY.

Madame !..

LA MARQUISE.

J'aurais pu vous écrire pour vous annoncer mon retour ; mais depuis que j'ai touché la terre de France, j'ai voyagé si rapidement qu'une lettre ne m'eût pas devancée. Vous comprenez que j'avais hâte de voir Valentine. Mon cher frère, vous avez eu bien soin d'elle ; que Dieu vous le rende !

LE JUGE DE PAIX.

Je vois avec plaisir que la rumeur du pays était fondée ; mais je ne veux pas que cette réunion de famille soit gênée plus longtemps par ma présence. Je venais vous parler, Monsieur, d'un paquet qui m'a été envoyé, ce matin même, du ministère de la justice...

LA COMTESSE, *bas à d'Aubray*.

La déclaration de Didier relative au meurtre de Corulli.

LE JUGE DE PAIX.

Et qui, adressé à Paris par une personne inconnue, porte pour suscription : *A madame la marquise d'Aubray*. Le ministre, la croyant absente, et sachant que ce paquet renferme des papiers de famille, m'a donné l'ordre de l'ouvrir en votre présence ; mais l'heureux retour de madame la marquise me fait considérer cet ordre comme non avenue, et j'ai l'honneur de remettre entre ses mains...

LA COMTESSE, *bas à d'Aubray*.

Encore une seconde d'hésitation et vous êtes perdu.

LA MARQUISE, *tendant la main au juge de paix*.

Donnez, Monsieur ; voyons ce que ce peut-être ?

D'AUBRAY.

Arrêtez, Monsieur, ces papiers que j'ai tout lieu de croire insignifiants, peuvent cependant contenir quelque secret de famille ; il importe donc qu'il ne soient pas lus par une personne étrangère, et je vous déclare formellement que je ne reconnais point madame pour la marquise d'Aubray.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je ?

VALENTINE.

Que dit-il ?

LÉON.

Mon père, au nom du ciel, prenez garde. Regardez bien madame ; appelez bien vos souvenirs. Savez-vous ce qui vient de se passer ici, tout à l'heure ? Thérèse, qui ne savait pas encore la retour de ma tante, l'a reconnue devant nous, au son de sa voix. Y a-t-il un témoignage plus irrécusable ?

THÉRÈSE.

Oui, j'ai reconnu madame sur quelques paroles qu'elle a dites et je suis prête à jurer devant le tribunal et sur l'Évangile qu'elle est bien la marquise d'Aubray.

LA MARQUISE.

J'ai peine à revenir de l'étonnement dont je suis frappée. Vous ne me reconnaissez pas, mon frere; là, vraiment, vous ne me reconnaissez pas ?

D'AUBRAY.

M. le juge de paix, je n'ai pas besoin de vous faire observer que je n'ai aucun intérêt à ce que ma belle-sœur soit vivante ou morte. Ma nièce la représente et jouit de tous ses biens. J'ignore sur quels renseignements inexacts on a imaginé l'incroyable incident qui se produit, mais quel que soit le but de cette intrigue audacieuse, je suis heureusement en mesure de la déjouer Valentine, retirez-vous.

VALENTINE.

Moi !

D'AUBRAY.

Je vous en prie, au besoin, je vous l'ordonne.

VALENTINE.

Me faire quitter ma mère en ce moment ? Ne l'espérez pas.

D'AUBRAY.

C'est dans votre intérêt que je voulais vous voir sortir. Vous allez apprendre une vérité bien douloureuse et que j'avais résolu de vous cacher toujours. (*Il va ouvrir un secrétaire placé dans un coin.*) Vous prétendez donc, Madame, être la marquise d'Aubray ?

LA MARQUISE.

En vérité, je vous vois, je vous écoute et je ne puis me figurer que tout ceci soit réel. Je cherche un intérêt à votre conduite; mais vous avez raison, il n'y en a point.

D'AUBRAY.

Prétendez-vous encore être la marquise d'Aubray ?

LA MARQUISE.

Si je le prétends !

D'AUBRAY, au juge de paix.

Monsieur, voici un extrait des registres du tribunal révolutionnaire de Marseille qui prouve que Louise-Julie d'Aubray, ci-devant marquise d'Aubray, a été condamnée à mort par ce tribunal le 25 mai 1794.

VALENTINE.

Ciel !

LE JUGE DE PAIX.

Qu'avez-vous à répondre ?

LA MARQUISE.

Que dans la nuit qui a suivi ma sentence, une de mes compagnes de prison m'a fourni le moyen de m'échapper et de monter sur un vaisseau qui m'a conduite à Saint-Domingue.

D'AUBRAY.

Et que répondrez-vous à la seconde partie de cette pièce qui prouve que le lendemain de sa condamnation la marquise d'Aubray a été décapitée.

VALENTINE.

Décapitée ! Ma mère. (*D'Aubray lui donne la pièce. Elle s'évanouit.*) Ah !

LA MARQUISE.

Valentine !...

D'AUBRAY, bas à la comtesse.

Je suis sauvé !

LA COMTESSE.

Pas encore; mais suivez mon plan et tout ira bien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La Chaumière de Thérèse.

THÉRÈSE, ANTOINE.

ANTOINE, entrant par le fond.
Marraine !

THÉRÈSE.

Ah ! c'est toi, filleul ?.. Eh bien, quelles nouvelles du château ?

ANTOINE, lui donnant une lettre.

Mademoiselle Valentine est plus sequestrée que jamais. Voici la lettre de madame d'Aubray, je n'ai pu la remettre à sa fille.

THÉRÈSE.

Est-il possible ?

ANTOINE.

C'est comme ça.

THÉRÈSE.

Ainsi, ce n'est point assez d'avoir été attachée des bras de l'enfant qu'elle revoyait après dix années, ce n'est pas assez d'avoir été chassée avec injures du château qui lui appartient et de s'être vue réduite, elle, la marquise d'Aubray, à accepter un asile dans cette chaumière; elle n'a pas même la consolation de pouvoir écrire à sa fille. Réunies par la bonté du ciel, la méchanceté d'un homme les sépare plus que jamais ! (*Elle jette la lettre sur une table.*) Sais-tu du moins comment se porte Valentine? les gens du château ont-ils craint de se compromettre en te disant l'état de sa santé ?

ANTOINE.

Peut-on parler tout haut sur ce sujet ?

THÉRÈSE.

Oui. Fatiguée d'avoir écrit toute la journée des instructions destinées à un célèbre avocat de Paris, madame la marquise est allée se promener dans les bois; mais d'un moment à l'autre elle peut rentrer. Dis vite.

ANTOINE.

Eh bien ! mademoiselle Valentine change à vue d'œil. La fièvre l'a reprise, et en trois jours elle est retombée dans un état aussi alarmant que celui où nous l'avons vue, il y a un mois.

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! je m'en doutais. Qui vient là ?

ANTOINE.

C'est Madame.

THÉRÈSE.

Pas un mot de tout cela devant elle.

ANTOINE.

Qui donc l'accompagne ?.. Eh! c'est M. Léon et le ci-devant vicomte de Batz.

SCENE II.

LA MARQUISE, LÉON, LE VICOMTE, THÉRÈSE, ANTOINE.

LA MARQUISE.

Non, Léon, non. Je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin.

LE VICOMTE.

Entrez donc, mon cher; vous faites trop de façons.

LÉON.

Mais je me sens très bien. Je puis aller jusqu'au château.

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il donc ?

LA MARQUISE.

C'est M. d'Aubray qui s'est blessé dans une promenade aux environs, et qui refusait d'entrer ici pour recevoir nos secours.

LÉON.

Madame.

LA MARQUISE.

Quelle est cette blessure, et comment vous l'êtes-vous faite ?

LÉON.

En glissant sur un rocher, mon bras a porté sur une pierre tranchante et mon habit s'est déchiré. (Au vicomte.) Vous voyez bien que ce n'est rien.

LE VICOMTE.

En effet, l'appareil ne s'est pas dérangé. N'importe, prenez un peu de repos.

LA MARQUISE.

Comment une simple chute a-t-elle eu des suites si graves ?

LE VICOMTE.

C'est que ce n'est pas une chute, Madame, c'est un coup d'épée, si vous le permettez.

ANTOINE, LA MARQUISE, THÉRÈSE.

Un coup d'épée!

LÉON.

Monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Mon cher Léon, vous avez beau faire; vous ne m'imposerez pas le silence sur un trait aussi beau que celui-ci.

LÉON.

Au nom du ciel!

LE VICOMTE.

Je n'écoute rien. Figurez-vous, Madame, que nous sommes rivaux.

LA MARQUISE.

Rivaux!

LE VICOMTE.

Oui, nous prétendions l'un et l'autre à la main de mademoiselle d'Aubray.

LA MARQUISE.

De ma fille?

LE VICOMTE.

Votre fille?... Quoi! Madame, c'est vous qui... Excusez-moi... On m'a parlé brièvement de votre arrivée; mais j'ignorais que vous fussiez établie ici. Eh bien! si vous êtes la mère de mademoiselle Valentine, il est encore plus nécessaire que je vous conte notre aventure et que je vous fasse part de ma nouvelle résolution.

LA MARQUISE, à Léon.

Quoi! Léon, vous aimez ma fille?

LE VICOMTE.

Et votre fille l'aime aussi.

LÉON.

C'est trop!

LE VICOMTE.

Comment, je fais vos affaires, et vous n'avez pas l'air content? Madame, veuillez me croire. J'avais pour moi le consentement de M. d'Aubray; mais Léon avait pour lui l'aveu très accentué de sa cousine. Il ne songe pas à le contester.

LA MARQUISE, au vicomte.

Et comment ce duel?...

LE VICOMTE.

Oh! ce duel a tout arrangé. Blessé par moi, M. d'Aubray tenait ma vie en son pouvoir, car, en dépit de mes dix ans de salle, fortifiés de son inexpérience, j'avais été assez maladroit pour la lui livrer. A sa place, tout autre aurait usé de son droit comme rival et comme adversaire. Eh bien! savez-vous ce qu'il a fait? Triomphant, en un moment, de l'animation du combat et de l'irritation de sa blessure, il a jeté son épée et m'a tendu la main! Y a-t-il un trait plus admirable? Mon cher Léon, je n'ai pas la prétention de comparer mon procédé au vôtre; mais, maintenant que tout s'est passé comme il convenait, je suis bien aise de vous dire que le jour même où nous avions pris rendez-vous, j'avais renoncé à

vosre cousine. Cette déclaration ne m'acquitte pas envers vous : vous épouserez mademoiselle d'Aubray, je le veux, j'en fais mon affaire ; et ce duel où j'ai reçu la leçon que je croyais donner vous aura conquis la main d'une femme charmante et le cœur d'un véritable ami.

THÉRÈSE, à part à Antoine.

Il a renoncé à la main de Valentine, ah ! quelle bonne nouvelle !

LE VICOMTE.

Eh bien ! ce que je dis là ne parait faire aucune impression sur vous ? Que tout-à-l'heure vous fussiez sombre et morne, au point d'avoir l'air déterminé à mourir, je le concevais en vous blâmant ; mais à présent que je me fais garant de votre mariage...

LÉON.

Monsieur le vicomte, je vous sais gré des sentiments qui vous animent ; mais vous m'auriez obligé bien plus si vous n'aviez pas fait à Madame les confidences qu'elle vient d'entendre.

LA MARQUISE, bas à Léon.

Ainsi, Léon, ma fille vous aime ?

LÉON.

Madame...

LA MARQUISE.

Elle vous aime ? Oh ! vous pouvez me le dire, après ce que je viens d'entendre, je ne puis qu'approuver son choix.

LÉON.

Peut-être avais-je quelque espérance de lui plaire ; mais à quoi bon maintenant ? je dois renoncer à elle.

LA MARQUISE.

Vous !

LÉON.

C'est l'ordre de mon père ; et les raisons qu'il m'en a données, celles que j'ai entrevues, sont si fortes, que je n'ai pu lui désobéir. (A part.) Mais je n'y survivrai pas.

LE VICOMTE.

Mon cher Léon, voilà la nuit qui tombe, nous pouvons-nous remettre en chemin... Madame, je ne sais quelle sera l'issue de votre affaire ; mais vous avez entendu ma déclaration : si vous êtes la mère de mademoiselle d'Aubray, regardez-bien, Monsieur, c'est lui qui sera votre gendre.

LA MARQUISE.

Antoine, reconduisez ces Messieurs.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Thérèse !

THÉRÈSE.

Madame...

LA MARQUISE.

Je t'avais demandé si Valentine aimait son cousin ; pourquoi m'as-tu répondu que non ?

THÉRÈSE, à part.

Pouvais-je faire autrement ?

LA MARQUISE.

Tu te tais ! Ton silence me donne à penser.

THÉRÈSE.

Pur enfantillage, dont il ne faut pas vous inquiéter. Valentine n'a qu'une passion véritable : c'est vous.

LA MARQUISE.

Antoine l'a-t-il vue ?

THÉRÈSE.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

A-t-il eu des nouvelles de sa santé ?

THÉRÈSE.

Non.

LA MARQUISE.

Lui s-t-il fait passer ma lettre au moins ?

THÉRÈSE.

Aucun des valets du château n'a voulu s'en charger.

LA MARQUISE, se promenant avec agitation.

O Ciel ! être si près de ma fille et me trouver dans l'impossibilité de la voir, de lui écrire, de savoir ce qu'elle devient ! J'hésitais, avant d'entreprendre un procès où le nom d'Aubray doit être couvert d'infamie, mais puisqu'on me pousse à bout, je vais le commencer.

THÉRÈSE.

Bien, bien, Madame... Vous vous résignez au seul parti qui vous reste, et vous savez si je vous l'ai conseillé.

LA MARQUISE.

Arrange-toi avec Antoine, afin que je puisse partir dès cette nuit pour Paris. L'intérêt de M. d'Aubray est de m'empêcher d'avoir recours à la justice ; et, s'il était prévenu de mon départ, il trouverait peut-être moyen de s'y opposer.

THÉRÈSE.

Fiez-vous à mon zèle.

LA MARQUISE.

Je rentre chez moi pour tout préparer. (Elle sort.)

THÉRÈSE, seule.

Oui, qu'elle parte. Antoine la conduira jusqu'à la poste voisine ; arrivée là, elle prendra des chevaux et sera bien vite hors de danger.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, VALENTINE, puis ANTOINE.

VALENTINE, en dehors.

Thérèse ! Thérèse !

Valentine !

THÉRÈSE.

VALENTINE.

Oui, c'est moi... Je viens... ma mère... Pourvu qu'on ne m'ait pas suivie !

THÉRÈSE.

Sortir à pied, par un temps pareil... Voyons vos vêtements ; ruisselants de pluie... Que d'imprudence ! Ne me répondez pas encore... vous êtes tout essouffée d'avoir couru, et je devine bien ce que vous avez à me dire : c'est que vous vous êtes échappée à l'insu de M. d'Aubray... Antoine !...

ANTOINE, revenant.

Me voilà.

THÉRÈSE.

Mets du bois dans le feu. Et maintenant, qui vous amène ici ? Pourquoi cette résolution désespérée ?

VALENTINE.

Thérèse, les pièces terribles qu'on nous a montrées n'ont-elles point changé ta conviction ? Jure-rai-tu sur la croix que cette dame qui s'est présentée il y a huit jours au château d'Aubray est bien réellement ma mère ?

THÉRÈSE.

Oui, je suis prête à le jurer !

VALENTINE.

Il suffit ; le cri de mon cœur est d'accord avec tes paroles. Antoine va me conduire chez elle.

THÉRÈSE.

Chez qui ?

VALENTINE.

Eh ! dans l'asile que ma mère a choisi.

THÉRÈSE.

Mais cet asile, c'est ma maison.

VALENTINE.

Elle est chez toi ?

THÉRÈSE.

Il ne vous l'avait pas dit ?

VALENTINE.

Oh ! ma bonne Thérèse, merci ! merci ! Allons, où est sa chambre ?

THÉRÈSE.

Un mot d'abord : qu'êtes-vous venue lui dire ?

VALENTINE.

Que je veux m'enfuir avec elle.

THÉRÈSE.

Causons un peu de cela avant d'aller la trouver. Antoine, laissez-nous.

ANTOINE, en passant devant la chambre de la Marquise, il la voit paraître sur le seuil.

Ah ! (La Marquise se retire en lui faisant signe de se taire.)

THÉRÈSE.

Qu'est-ce donc ?

ANTOINE.

Rien...

THÉRÈSE.

Va, maintenant, va. (Antoine sort.)

SCÈNE V.

VALENTINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Valentine, je devine à peu près les raisons qui vous ont fait quitter votre tuteur, je vous plains ; mais je désapprouve ce coup de tête. On en fera un crime à votre mère, aussi, loin de vous encourager à vous enfuir avec elle, je crois que le plus tôt possible, il faut que vous retourniez au château.

VALENTINE.

Moi ! Thérèse, si j'y rentre, ce ne sera que pour y mourir.

THÉRÈSE.

Plus bas ! plus bas !

VALENTINE.

Ah ! c'est que tu ne sais pas ce que j'ai souffert depuis le retour de ma mère ! Tiens si tu pouvais voir comme je suis changée, tu aurais peur.

THÉRÈSE.

Oh ! pauvre enfant ! Au nom du ciel, calmez-vous ; votre mère gagnera son procès et vous sera rendue. Quant au vicomte de Batz, qu'on veut sans doute vous faire épouser... eh bien, les instances de M. d'Aubray vont cesser, M. de Batz renonce à votre main.

VALENTINE.

Que m'importe qu'il y renonce ou qu'il la poursuive... Toutes les puissances du monde ne pourraient me contraindre à la lui donner.

THÉRÈSE.

Quoi, ce n'est point la crainte d'être obligée de l'épouser qui vous a fait quitter le château ?

VALENTINE.

Ce n'est pas lui que je fais, c'est sa cousine.

THÉRÈSE.

Sa cousine.

VALENTINE.

Oh ! Thérèse, c'est en hésitant et en rougissant que je te fais cet aveu. Dans la situation où est ma mère, je ne devrais penser qu'à elle... Eh bien ! mauvaise fille que je suis, depuis que mademoiselle de Batz s'est installée au château, sa présence m'a autant occupée que l'absence de ma mère, et je ne sais lequel des deux sentiments a mis le plus d'amertume dans mes pleurs. J'ignorais d'abord pourquoi je souffrais tant en la voyant, toujours riante et parée, poursuivre Léon de ses coquetteries audacieuses ; je suis enfin éclairée sur l'état de mon cœur, et je sens là que la jalousie est un mal dont je puis mourir !

THÉRÈSE.

Ah ! voilà ce que je craignais ; mais vous n'êtes point raisonnable. Faut-il vous répéter tout ce que je vous ait dit ? Que Léon vous aimait

depuis trop longtemps pour vous sacrifier ainsi à la première venue; qu'il n'épouserait jamais une autre femme que vous.

VALENTINE.

Comment se fait-il alors qu'il épouse mademoiselle de Batz.

THÉRÈSE.

Il l'épouse?

VALENTINE.

Leur contrat se signe demain... Oui, demain, Léon, mon amant, ma vie, devient le mari d'une autre femme. N'éleve pas un doute contre cette nouvelle. C'est ce matin que M. d'Aubray est venu me l'apprendre, et Léon, que j'ai vu quelque temps après, Léon me l'a confirmée par son trouble et par sa pâleur. Est-il forcé d'obéir à son père, où bien a-t-il cessé de m'aimer? c'est peut-être bien l'un et l'autre! Quoi qu'il en soit, cette dernière douleur était trop grande pour mes forces. J'ai senti que ma mère seule pouvait me sauver du désespoir et j'ai résolu de venir la retrouver. Veux-tu encore me faire retourner au château? Si l'intérêt de cette mère chérie l'exige, je suis prête; mais je ne réponde pas de moi, quand je verrai le triomphe de ma rivale: on ne m'aurait pas empêchée de m'évader, même au péril de ma vie; on ne m'empêchera pas de me tuer. *(La marquise qu'on a entrevue un moment jette un cri et rentre dans sa chambre.)*

THÉRÈSE.

Grand Dieu! qu'est-ce encore? nous ne sommes pas seules?

VALENTINE.

Si, si fait.

THÉRÈSE.

Écoutez, mon enfant, j'espère que Léon ne consentira pas au mariage qu'on lui impose: mais comme il est possible que son père l'y contraigne, je n'insiste pas pour que vous retourniez auprès de ce méchant homme. Votre mère part cette nuit pour Paris; vous l'accompagnez; mais vous lui cachez votre désespoir, n'est-ce pas? Vous tâcherez d'avoir un peu de courage afin qu'elle ne perde pas tout-à-fait le sien?

VALENTINE.

Je te le promets.

THÉRÈSE.

Je vous conduirai à elle quand vous serez calmée. Mais pour voyager il faut que vous soyez vêtue plus chaudement. Je vais, faite de mieux, vous chercher un des habits de Geneviève. Attendez-moi. *(Elle sort. La Marquise parait.)*

SCENE VI.

VALENTINE, LA MARQUISE, puis ANTOINE.

VALENTINE.

Profitions du moment qui me reste pour écrire

à Léon une dernière fois. *(Elle s'assied devant une table et écrit.)* - Léon, je viens vous faire mes adieux, vous allez épouser mademoiselle de Batz; quels que soient les motifs qui vous aient déterminé à ce mariage, je ne vous en veux pas, mais vous ne pouvez pas croire que j'y survive. Je prie Dieu pour votre bonheur, et je pardonnerai à votre père tout le mal qu'il m'a fait s'il consent à reconnaître ma mère! - O Léon! si vous m'avez jamais aimée, obtenez de lui cette grâce, et remplacez auprès de cette mère malheureuse l'enfant qu'elle aura bientôt perdu.

LA MARQUISE, s'avançant et prenant la lettre.
Assez! assez!

VALENTINE.

Ma mère!

LA MARQUISE.

Je ne suis donc rien pour toi?

VALENTINE, Elle veut se jeter à ses pieds. La marquise la retient et l'embrasse.

Oh! pardon! pardon!

ANTOINE, accourant.

Ah! Madame, Mademoiselle, j'ai vu plusieurs personnes qui montaient la côte. Je crois qu'on a découvert votre fuite et que le juge de paix vient vous chercher.

LA MARQUISE, à Valentins.

Mon Dieu! que faire? où te cacher? dans cette chambre! *(La porte latérale s'ouvre, M. d'Aubray parait suivi d'un domestique.)* Il n'est plus temps!

SCENE VII.

LA MARQUISE, VALENTINE, D'AUBRAY, ANTOINE, GERMAIN, puis THÉRÈSE.

D'AUBRAY.

Je vois que mes soupçons étaient justes. C'est ici que mademoiselle d'Aubray est venue chercher un refuge contre la tyrannie de son tuteur. Valentine, je veux croire que vous n'aviez pas réfléchi à la gravité de votre démarche, aussi je ne vous ferai pas de reproches; mais vous allez me suivre sur-le-champ.

VALENTINE.

Ma place est ici.

D'AUBRAY.

Votre place est chez moi. N'essayez pas de me résister: décidé à vous arracher à des influences que vous n'auriez jamais dû reconnaître, je suis en mesure de faire valoir les droits que j'ai sur vous; et si j'ai devancé de quelques instants le magistrat qui, au besoin, me prêterait main forte, c'est qu'avant de donner au public le spectacle de nos querelles, j'ai voulu tenter les voies de la douceur.

LA MARQUISE.

Les droits d'un tuteur passent-ils avant ceux

d'une mère? Au nom de quelle loi pourrait-on m'enlever ma fille?

D'AUBRAY.

Madame, mon titre est certain; le vôtre est contesté. Tant que les tribunaux ne vous auront pas reconnue pour ce que vous prétendez être, c'est à moi seul que mademoiselle d'Aubray doit obéir; c'est ma maison seule qu'elle doit habiter.

LA MARQUISE.

C'est vrai! j'oublie toujours que je n'ai pas le droit de m'appeler sa mère! Excusez-moi! Il y a des idées auxquelles on a de la peine à s'habituer. Eh bien! puisque la loi est contre moi, c'est à votre humanité que j'ai recours... Monsieur, vous vous rappelez comme cette jeune fille était fraîche et bien portante? regardez-la maintenant! n'êtes-vous pas touché du changement qui s'est fait en elle? J'en suis si troublée, moi, que je ne sais pas comment il me reste assez de présence d'esprit pour vous parler. C'est votre maison qui la tue. Elle est obligée d'y vivre avec des personnes dont elle se sent haïe; d'assister aux préparatifs d'un événement qui ruine ses espérances les plus chères. Vous comprenez l'effet de ce double tourment sur une organisation comme la sienne? Laissez-la-moi quelque temps dans cette chaumière, le temps de la calmer, de la consoler, de la guérir. C'est une tâche où je suis quelquefois heureuse; vous n'avez pu l'oublier. Pauvre Léon! je l'ai vu dans un état aussi douloureux que celui où je vois aujourd'hui Valentine. Atteint d'une de ces maladies si souvent mortelles pour l'enfance, tout le monde désespérait de lui. J'allai m'installer à son chevet; j'y restai huit jours, huit nuits entières, si bien, qu'un matin, le médecin étant entré avec vous: « Remerciez Madame, dit-il après avoir regardé l'enfant; si votre fils existe encore, c'est à elle que vous le devez. Vous êtes attendri, je le vois. Le souvenir que j'évoque déconcerte votre rigueur. Ma fille, jetons-nous ensemble à ses pieds! Au nom de son fils, dont j'ai sauvé la vie, supplions-le de ne pas nous séparer.

UNE VOIX, au dehors.

Couvrez, au nom de la loi!

D'AUBRAY, à Thérèse.

Vous avez entendu?

LA MARQUISE.

Ah! je comprends enfin le dessein de cet homme, et je vous le dénonce. Il a commencé par me renier: maintenant il veut que ma fille meure afin d'hériter d'elle.

VALENTINE.

Ma mère! ma mère!

LA MARQUISE.

Tu peux ouvrir, Thérèse; fais entrer ici tous ceux qui viennent chercher Valentine. Si l'exil et le temps ont tellement changé mes traits qu'ils

ne puissent les reconnaître, ils me reconnaîtront peut-être à l'amour que ma fille me témoigne, aux cris désespérés que je pousse, à ces bras convulsifs dont je l'entoure, et que je les défie d'en détacher!

D'AUBRAY, s'approchant d'elle.

Madame, vous voyez qu'il faut vous soumettre. J'ai à vous dire deux mots qui vous amèneront sans doute à des sentiments plus modérés. Pouvez-vous m'entendre?

LA MARQUISE.

Ciel! Oui, oui, sans doute.

D'AUBRAY, à son domestique.

Germain, allez dire à M. le Juge de paix que je le prie d'attendre encore quelques moments.

LA MARQUISE.

Va, compte sur moi, ma fille, et vous, Thérèse, Antoine, ne la quittez pas un instant. *(Germain sort par le fond; Thérèse, Antoine et Valentine par une porte latérale.)*

SCÈNE VIII.

D'AUBRAY, LA MARQUISE.

D'AUBRAY.

Marquise d'Aubray!...

LA MARQUISE.

Ciel!

D'AUBRAY.

Voulez-vous sauver votre fille?

LA MARQUISE.

Vous me reconnaissez donc?

D'AUBRAY.

Oui.

LA MARQUISE.

Ah! merci! merci! *(Elle lui baise les mains avec transport.)*

D'AUBRAY.

Laissez-moi! laissez-moi! Silence!

LA MARQUISE.

Comment?

D'AUBRAY.

Je vous reconnais parce que nous sommes seuls; vienne un témoin, je ne sais qui vous êtes.

LA MARQUISE.

Où suis-je?

D'AUBRAY.

Êtes-vous bien persuadée que Valentine mourra si je la ramène au château pour y voir le mariage de Léon et de mademoiselle de Batz.

LA MARQUISE.

Oui; j'en suis persuadée.

D'AUBRAY.

Et si je m'engageais à lui dire: « Valentine, le mariage avec mademoiselle de Batz est rompu; c'est vous que Léon épouse, » songeriez-vous encore à la retenir?

LA MARQUISE.

Ah ! je m'en séparerais avec joie !

D'AUBRAY.

Copiez ce billet ; et dans trois jours, grâce à un sacrifice que je m'imposerai pour indemniser la famille de Batz, mon fils épousera votre fille.

LA MARQUISE.

(Lisant le billet sans que d'Aubray le lâche.

« Monsieur le baron, les incertitudes répandues sur le sort de votre belle-sœur, et la connaissance acquise par hasard de plusieurs détails de son histoire, m'avaient inspiré l'idée d'usurper son nom et sa fortune. Je reconnais l'impossibilité de soutenir mon rôle et j'y renonce en espérant que cette déclaration librement faite et que je suis prête à renouveler devant les magistrats vous engagera à me pardonner ; je quitte ce pays et vous n'entendrez plus parler de moi. »

D'AUBRAY.

Eh bien !

LA MARQUISE.

Sortez !

D'AUBRAY.

Malheureuse ! c'est l'arrêt de mort de Valentine !..

LA MARQUISE.

Oh ! restez, au nom du ciel, restez ! grâce, grâce pour elle !

D'AUBRAY.

Madame, cet entretien est aussi pénible pour moi que pour vous. Si mes paroles vous révoltent, vos regards me font rentrer sous terre ; écoutez donc l'arrêt que je prononce pour abrégier notre commun supplice ; et apprenez que soumis en le rendant à une volonté qui croit encore me faire grâce, il m'est aussi impossible de modifier cet arrêt que si c'était celui du destin. Marquise d'Aubray, voulez-vous que votre fille vive ou meure ? vous n'avez que cet instant pour vous décider.

LA MARQUISE.

Me décider ? A quoi ? Vous me dites des choses si étranges que je ne sais vraiment plus ce que vous me demandiez. Ah ! oui, cette lettre, cette exécration, ne me la mettez donc pas comme cela sous les yeux. Vous êtes bien sûr que je ne l'écrirai jamais. Voyons, d'Aubray, parlons raison. Pourquoi refusez-vous de me reconnaître ? C'est que les comptes de tutelle vous embarrassent, n'est-ce pas ? Eh bien ! Apportez-les moi faits comme vous l'entendrez. Je signerai sans lire, est-ce convenu ?

D'AUBRAY.

Madame, le juge de paix attend.

LA MARQUISE.

Bah ! c'est une vaine menace. Nous sommes

ici pour nous expliquer, pour nous entendre. Vous ne partirez pas que nous ne soyons d'accord. Ah ! ce n'est pas les comptes de tutelle que vous craignez ? qu'est-ce donc alors ? Il m'est impossible de vous comprendre ! J'y suis, vous m'avez parlé d'une volonté qui dominait la vôtre. C'est celle de madame de Batz, n'est-ce pas ? D'où lui vient son empire, à cette femme ? De l'amour que vous avez pour elle ? Non, vous étiez séparés depuis quatre ans. D'une mauvaise action que vous auriez commise ensemble. Ah ! je suis sur la trace ; vous vous troublez...

D'AUBRAY.

Madame... on va revenir tout à l'heure.

LA MARQUISE.

Comment, c'est donc sérieux ? Cette lettre, vous voulez vraiment que je l'écrive ?.. mais c'est m'arracher le cœur et la vie, songez-y donc ? D'abord, le premier effet de cette déclaration sera mon bannissement du pays et mon éternelle séparation d'avec ma fille... Je m'y résignerais peut-être, si je devais partir bénie et regrettée par elle... mais accepter à ses yeux la réputation d'une intrigante et d'une menteuse, voir son mépris succéder à sa tendresse, c'est un sacrifice au-dessus de mes forces, et je ne conçois pas comment vous, qui êtes père, vous avez pu me le proposer. D'Aubray, vous aimez Léon, autant que j'aime Valentine ; n'aimeriez-vous pas mieux mourir que d'être méprisé par lui ?

D'AUBRAY.

Ah ! vous ne savez pas la portée de vos paroles... méprisé par mon fils ! c'est à cette crainte que je vous sacrifie.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ?

D'AUBRAY.

Rien, rien !.. adieu, Madame ; je vais ordonner qu'on emporte Valentine vivante ou morte.

LA MARQUISE.

Arrêtez ! je consens à tout ! je consens à tout !

D'AUBRAY.

Mettez-vous à cette table, et écrivez.

LA MARQUISE.

Vous me jurez que, dans trois jours, Léon épousera Valentine ?

D'AUBRAY.

Vous me jurez d'accomplir exactement les résolutions annoncées dans cette lettre ?..

LA MARQUISE.

O mon Dieu ! O mon Dieu ! donnez-moi la force d'achever. *(Pendant qu'elle copie le billet, la toile baisse.)*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Au château d'Aubray. — Le décor du troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AUBRAY, GERMAIN.

GERMAIN, *entrant.*

Monsieur le baron, une lettre.

D'AUBRAY.

De qui ?

GERMAIN.

De madame la comtesse de Batz.

D'AUBRAY.

Bien, donnez. (*Germain sort, d'Aubray ouvre la lettre et lit :*)

« Mon cher baron, Je viens m'excuser auprès de vous de ne point assister au mariage de Léon avec mademoiselle d'Aubray. Je ne crois pas que cette chère Valéutine soit fort contrariée de notre absence; depuis que nous avons quitté le château, sa santé s'est remise; et nous ne pourrions reparaitre à ses yeux sans jeter quelque ombre sur son bonheur.

« J'ai reçu ce matin une réponse de la personne à qui j'avais si vivement recommandé l'affaire en question.

(*S'interrompant.*) Est-il possible ?

« Le ministre a pris une décision nouvelle, on en ignore les termes; mais on sait qu'elle détruit entièrement la première. Cette décision a dû être expédiée au juge de paix, au moment même où l'on m'écrivait: ce qui veut dire qu'il la recevra dans la journée. Ainsi donc, avant que cette journée s'achève, vous aurez en votre pouvoir ces papiers mystérieux dont l'ouverture ne doit être faite que par vous. »

(*Il s'interrompt.*) Ciel ! aujourd'hui, c'est aujourd'hui que finira mon supplice ! Allons, la comtesse a loyalement rempli tous ses engagements: prouvons-lui que je n'ai pas oublié les miens... Ai-je lu toute sa lettre ? Non, un *post-scriptum* :

« Ma fille est mineure, je suis étrangère et j'ai laissé bien des créanciers à Paris. Faites faire au nom de mon neveu l'acte dont nous sommes convenus.

(*S'interrompant encore.*) Au nom de son neveu ?

« Au fond, il a toujours aimé ma fille, pauvres tous deux, je ne pouvais consentir à leur union; mais les circonstances ayant changé, je n'ai pas eu de peine à rétablir entre-eux la bonne intelligence, et dans quinze jours, mon neveu sera mon fils. »

Ah ! voilà où elle en voulait venir. Le secret de sa conduite m'est expliqué. N'importe, j'ai promis, et les révélations de Didier sont toujours suspendues sur ma tête: exécutons-nous. (*Il s'assied et écrit.*) Que dira Léon, quand il faudra lui

avouer que j'ai vendu le château d'Aubray ? Oh ! subir un reproche, un soupçon de mon fils ! quelle honte et quel châtement ! terreur vaine ! Valentine est à lui. Cette idée absorbe toutes les autres et lui met un bandeau sur les yeux. Germain ! (*Germain reparait.*) Portez ces papiers chez mon notaire, et voyez en passant si tout est prêt pour le départ. Ah ! il se présentera peut-être deux femmes pendant notre absence. Vous les conduirez dans mon cabinet, où M. le juge de paix et moi nous irons les retrouver.

SCÈNE II.

D'AUBRAY, VALENTINE ET LÉON, *entrant par une porte latérale*, LE VICOMTE *entre un moment après.*

VALENTINE.

Donnez-moi un siège, Léon; je ne puis aller plus loin. (*Elle s'assied.*)

LÉON.

Vous avez épuisé vos forces à vous tenir debout pendant qu'on faisait votre toilette..

VALENTINE.

C'est vrai. Pourquoi donc cette brillante toilette ? ma tête est si faible que je ne puis assembler deux idées. Il me semble que je fais un songe.

LÉON.

Et moi aussi, Valentine ! et moi aussi. Oh ! ne cherche pas à revenir à la réalité, ne pense pas, ne te souviens pas. J'ai si peur de voir finir mon rêve.

LE VICOMTE, *s'approchant.*

Mademoiselle d'Aubray me permettra-t-elle de la féliciter sur son heureux retour à la santé, et monsieur Léon d'Aubray veut-il bien que je salue en lui le plus habile de tous les médecins ?

LÉON.

Valentine, c'est monsieur le vicomte de Batz.

VALENTINE.

O mon Dieu !

LE VICOMTE.

Rassurez-vous, ce n'est pas moi qui vous épouse.

VALENTINE.

Comment ?

LE VICOMTE.

Voilà votre mari.

VALENTINE.

Que dit-il ?.. en effet, ce voile, ce bouquet de mariée... Oh ! je vois maintenant, je me rappelle... Léon, votre père a eu pitié de nous ; il nous donne l'un à l'autre... mais puisqu'il est redevenu si bon, qu'il se hâte donc de faire revenir ma mère !

LÉON.

Valentine, pourquoi parler de votre mère ? vous avez oublié...

VALENTINE.

Quoi donc ?

D'AUBRAY.

Qu'elle est morte il y a six années ; et que celle qui en prenait le nom convient elle-même de son mensonge.

VALENTINE.

Quoi, cette femme dont chaque parole me remuait si profondément, usurpait le nom de ma mère ! quoi, ces étreintes, ces cris, ces pâleurs, ces larmes, tout cela n'était que mensonge ! Léon, et vous, mon oncle, l'état où je suis me rend incapable de vous résister ; vous n'abusez point de ma faiblesse ? vous ne me trompez pas ?

D'AUBRAY.

Moi, vous tromper, mon enfant ? Dans quel intérêt !

LÉON.

Moi, vous tromper, Valentine ! Ah ! quel que soit mon bonheur, si je croyais que cette femme fût votre mère, je ne vous conduirais pas sans elle à l'autel.

GERMAIN, *entrant.*

La voiture de M. le baron est prête.

D'AUBRAY.

Allons, ma fille.

VALENTINE.

Où allons-nous ?

D'AUBRAY.

D'abord, à la mairie, ensuite dans une chapelle ouverte exprès pour votre mariage.

LÉON.

Valentine, est-ce vous qui retarderiez mon bonheur ?

VALENTINE.

Ah ! Léon, j'ai honte d'être heureuse ! (*Valentine sort, conduite par d'Aubray. Léon et le vicomte les suivent.*)

SCÈNE III.

GERMAIN, ANTOINE.

ANTOINE, *paraissant à une porte latérale.*
Psitt ! psitt ! citoyen !

GERMAIN.

C'est toi, Antoine. Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

ANTOINE.

J'ai quelque chose à te dire.

GERMAIN.

Hâte-toi.

ANTOINE.

On m'a chargé de remettre ce bouquet à mademoiselle Valentine. (*Bruit d'une voiture qui part.*)

GERMAIN.

Elle part en ce moment même et ne reviendra que madame d'Aubray. (*Il sort.*)

ANTOINE, *seul.*

Partie ! Eh bien ! que diront ma marraine et cette pauvre dame, cette marquise, vraie ou fausse qui lui faisaient tenir ce bouquet ? Rien que de l'aubépine rose ; mademoiselle Valentine se consolera facilement de ne l'avoir pas reçu à temps... Que vois-je ? est-ce possible ?.. oui... non... si fait... (*Le docteur Lagrange entre.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, LE DOCTEUR.

ANTOINE.

Quoi, c'est vous, monsieur le docteur ? c'est vous qui... Ah ! quelle surprise !

LE DOCTEUR.

Avais-tu donc pensé que j'étais parti pour toujours ?

ANTOINE.

Si j'avais eu cette idée-là, je vous aurais suivi. A propos, monsieur le docteur, revenez-vous seul ?

LE DOCTEUR.

Comment ! que veux-tu dire ?

ANTOINE.

Oubliez-vous qu'au moment de votre départ, je vous ai demandé le souhait qu'il fallait faire pour vous, et que vous m'avez répondu : Souhaitez que je ne revienne pas seul.

LE DOCTEUR.

Il est vrai.

ANTOINE.

Eh bien ?

LE DOCTEUR.

Eh bien ! tu vois, je reviens comme j'étais parti.

ANTOINE.

C'est-à-dire que votre voyage n'a pas été heureux ?

LE DOCTEUR.

Non.

ANTOINE.

Vous serez obligé d'en faire un autre ?

LE DOCTEUR.

Je reviens dans ces montagnes pour n'en plus sortir.

ANTOINE.

Bonne parole que celle-là.

LE DOCTEUR.

Dis-moi, Valentine se marie donc avec Léon ? Pauvres enfants ! le Ciel me devait cette compensation... Je viens attendre ici leur retour.

ANTOINE.

Vous trouverez mademoiselle Valentine un peu changée : il est arrivé tant d'événements en votre absence ! D'abord son cousin a failli épouser mademoiselle de Batz...

LE DOCTEUR.

Vraiment?...

ANTOINE.

Ensuite... Oh! mais l'autre événement, je vous le donnerais à deviner en mille...

LE DOCTEUR.

Sa mère est revenue?... J'en étais déjà informé, par une rencontre assez singulière, le récit de cette affaire est parvenu au ministre de la justice, dans le moment où j'étais près de lui, racontant l'objet de mon voyage et demandant conseil à son amitié.

ANTOINE.

Ah! vous êtes l'ami d'un ministre!

LE DOCTEUR.

Quel a été son avis, je l'ignore; et j'ai quitté Paris sans avoir pu le revoir. Mais ici, que se passe-t-il? M. d'Aubray s'est-il enfin décidé à reconnaître sa belle-sœur?

ANTOINE.

Non, non, c'est elle qui a renoncé à ses prétentions.

LE DOCTEUR.

Comment! que dis-tu là?

ANTOINE.

Je vous dis qu'elle est convenue de son imposture.

LE DOCTEUR.

Quoi! elle a déclaré qu'elle n'était point la marquise d'Aubray?

ANTOINE.

Elle a déclaré qu'elle n'était point la marquise d'Aubray.

LE DOCTEUR.

C'est étrange!... Je connais cette dame, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Sans doute: c'est elle qui est arrivée dans le pays le jour où vous l'avez quitté.

LE DOCTEUR, à lui-même.

Que croire et que faire? Je revenais ici, persuadé des droits de cette dame; ma conviction s'ébranle à présent. Qu'ai-je appris après tout? que la marquise d'Aubray n'était pas morte sur l'échafaud révolutionnaire; qu'elle avait passé en Amérique sur le vaisseau qui devait y porter ma fille; mais rien ne prouve qu'elle vive encore... Rien ne prouve qu'une habile intrigante, informée de sa délivrance miraculeuse, n'ait pas eu l'idée de se présenter sous son nom... Antoine!...

ANTOINE.

Monsieur le docteur?

LE DOCTEUR.

Cette dame qui prétendait être la marquise d'Aubray a-t-elle quitté le pays?

ANTOINE.

Pas encore.

LE DOCTEUR.

Où est-elle?

ANTOINE.

Chez ma marraine, qui s'obstine toujours à la reconnaître, malgré elle. Concevez-vous un pareil entêtement?

LE DOCTEUR.

Ah! elle s'obstine à la reconnaître?... Allons, je vais la voir.

ANTOINE.

Vous n'aurez pas la peine d'aller bien loin: les voici toutes deux.

SCÈNE V.

ANTOINE, LE DOCTEUR, LA MARQUISE, THÉRÈSE.

LA MARQUISE, entrant, à Thérèse.

Oui, il y a par ici un couloir qui conduit à la chapelle, dans une tribune placée au-dessus du chœur; je veux en retrouver l'entrée pour assister au mariage de Valentine.

THÉRÈSE.

Mais si elle allait vous voir?

LA MARQUISE.

N'aie pas cette crainte: je me tiendrai cachée derrière un pilier, étouffant mes sanglots, dévorant mes larmes... Oh! viens, viens, c'est bien le moins que j'aie le spectacle de son bonheur!... Ciel!...

THÉRÈSE.

Qu'y a-t-il?

LA MARQUISE.

Ton filleul avec un étranger!

ANTOINE, allant à Thérèse.

J'en ai eu bien du regret, marraine, mais je suis arrivé trop tard pour donner votre bouquet à mademoiselle Valentine. Elle venait de partir pour la mairie.

LA MARQUISE, reprenant le bouquet.

C'est bien, mon ami, donnez. (A elle-même.) Ainsi, elle se marie sans rien avoir que je lui ai donné, pas même un pauvre bouquet de fleurs.

ANTOINE.

Qui vous amène ici?

THÉRÈSE.

Nous cherchons le cabinet de M. d'Aubray; sais-tu où il est?

ANTOINE.

Non, marraine; mais je vous laisse avec quelqu'un qui va vous le dire; c'est notre bon, notre cher docteur, qui est de retour depuis un moment. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR, THÉRÈSE, LA MARQUISE.

THÉRÈSE.

Est-il possible? le docteur Lagrange?

LE DOCTEUR.

Oui, bonne Thérèse; il est là, il vous serre la main.

THÉRÈSE.

Ah ! docteur, qu'il s'est passé de choses depuis votre départ ! que votre secours nous a manqué !

LE DOCTEUR.

En quoi pouvais-je vous être utile ?

LA MARQUISE, *bas à Thérèse.*

Silence ! souviens-toi de ce que tu m'as promis.

LE DOCTEUR, *à lui-même.*

Plus je la regarde et plus je suis frappé de l'air d'honnêteté, de noblesse qui éclate dans toute sa personne. Voyons si elle sera insensible au souvenir que je vais rappeler. (*Haut.*) Madame, je n'ai ni le droit ni le dessein de vous interroger ; mais je puis vous faire observer qu'en vous éloignant sitôt, vous m'ôtez la douceur de rentrer en grâce auprès d'une bonne, d'une excellente amie, que je n'avais pas vue depuis dix jours et à qui je dois bien quelques excuses, puisque j'étais parti sans lui dire adieu... Ce départ vous a bien surprise, n'est-ce pas, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Moins que vous le pensez.

LE DOCTEUR.

Comment ?

THÉRÈSE.

Ce n'est pas la première fois que vous vous en allez comme cela sans dire adieu à personne. Il y a six ans, vous êtes parti pour Marseille absolument de la même façon.

LE DOCTEUR.

Et c'était pour le même motif. Thérèse, je puis vous dire mon secret à présent. J'avais une fille.

THÉRÈSE.

Vous !

LE DOCTEUR.

Mon amitié pour Valentine aurait dû vous le faire deviner.

THÉRÈSE.

Et comment êtes-vous séparé depuis si longtemps d'une personne qui doit vous être si chère ?

LE DOCTEUR.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues dataient de Marseille et des jours les plus mauvais de la Terreur.

THÉRÈSE.

O mon Dieu !

LE DOCTEUR.

Captive dans les prisons du tribunal révolutionnaire, des amis dévoués lui avaient procuré les moyens d'en sortir ; mais un malheur irréparable venait de briser toutes ses espérances ; à vingt ans, la vie lui était à charge ; elle conçut le dessein de faire profiter du plan d'évasion qu'on avait concerté pour elle d'une compagne de captivité.

THÉRÈSE.

Ciel !

LA MARQUISE.

Elle pouvait la sauver sans danger, n'est-ce

pas ? On ne l'accusait d'aucun complot, d'aucun crime ?

LE DOCTEUR.

Non ; mais voici une lettre écrite par elle au capitaine du navire américain sur lequel elle devait partir. Dans cette lettre restée jusqu'ici secrète, ma fille annonce que pour assurer le salut de l'infortunée qui fuit à sa place, elle sera obligée de monter à l'échafaud sous son nom. C'est ce qu'elle a fait, Madame ; en vérité c'est-ce qu'elle a fait.

LA MARQUISE.

Morte, morte pour moi ! Ah ! si j'avais su... si j'avais pu croire... Monsieur, Monsieur... pardonnez-moi : (*Elle se jette aux pieds du docteur.*)

LE DOCTEUR, *la relevant.*

Marquise d'Aubray, j'ignore par quels motifs vous avez été amenée à renier un nom comme le vôtre et une fille comme Valentine ; mais avec moi maintenant toutes ces dénégations sont vaines ; je viens de vous arracher la vérité.

LA MARQUISE.

Eh bien ! oui, mon secret m'est échappé. Pouvais-je le cacher au père de celle qui m'a sacrifié sa vie ? Mais je ne suis la marquise d'Aubray que pour vous et pour Thérèse ; il faut que le reste du monde me croie une aventurière et je vais m'éloigner d'ici pour toujours.

LE DOCTEUR.

Que dites-vous ?

LA MARQUISE.

Je l'ai juré, et par quelques moyens qu'on m'ait arraché ce serment, j'y serai fidèle.

LE DOCTEUR.

Quel est ce serment sans exemple, et qui vous l'a imposé ?

THÉRÈSE.

Eh ! ne le voyez-vous pas ? Valentine mourait du mariage de Léon avec une autre femme. Madame s'est résignée à tout pour sauver la vie de sa fille et pour assurer son honneur.

LE DOCTEUR.

Ainsi, c'est M. d'Aubray, c'est votre frère qui a exigé de vous ce sacrifice ! J'en avais eu le soupçon sans oser m'y arrêter. Mais si vous êtes engagée envers lui, je ne le suis pas moi, et quelles que soient les raisons de sa conduite, je vais le contraindre à me le déclarer.

LA MARQUISE.

Ah ! s'il est vrai que ma fille vous rappelle la vôtre, ne dites rien à personne du secret que vous avez surpris.

LE DOCTEUR.

Madame, c'est pousser trop loin la fidélité aux engagements impies qu'on vous a fait prendre. La Providence ne m'a pas ramenée ici avec les lumières que je possède, pour être le spectateur impassible de l'iniquité qui se consomme, et le sang de ma famille n'aura pas coulé en vain pour

conserver une mère à Valentine ! Il faut que je parle, il faut que, malgré vous-même, votre nom et vos droits vous soient rendus !

LA MARQUISE.

Et si l'intérêt de mes enfants exige que j'y renonce ?

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA MARQUISE.

Je puis me fier à vous, docteur ; honnête homme et ami de la famille, vous en garderez tous les secrets. Sachez que si d'Aubray refuse de me reconnaître, ce n'est point par intérêt ou par haine ; c'est qu'une volonté implacable, la volonté d'une personne avec laquelle il doit avoir commis un crime, pèse sur la sienne et lui ordonne de me repousser. Ne traitez pas cette explication de faible, inventée par moi dans un moment de délire ; j'y ai été amenée par mille indices qui équivalent à une preuve complète ; et enfin, je suis convaincue que mon nom ne peut m'être rendu sans que celui de mon beau-frère soit déshonoré. Voilà pourquoi je vous supplie de me laisser achever mon sacrifice. Vous connaissez Léon ; survivrait-il à la honte de son père ? vous connaissez ma fille ; survivrait-elle à son mari ?

LE DOCTEUR.

Ah ! que m'avez-vous appris ? hélas ! ces explications terribles éclairent toute la vie de votre beau-frère, et je ne puis m'empêcher d'y reconnaître la vérité. Me voilà donc condamné à me taire ? je ne puis rien faire pour vous.

LA MARQUISE.

Si, si, docteur ; vous pouvez beaucoup.

LE DOCTEUR.

Comment ?

LA MARQUISE.

Je vais partir et Thérèse m'accompagne. Oui, elle le veut, et je suis assez faible pour y consentir : il faut bien que j'aie quelqu'un avec qui pleurer. Une pensée nous désolait, c'était de ne voir personne dans le pays qui pût nous donner des nouvelles de Valentine. Soyez ce correspondant qui nous manquait ; vous êtes son médecin, son ami intime ; écrivez-nous toutes les pensées de son âme, tous les incidents de sa vie, et faites vos lettres le plus longues possible. Nous n'aurons de joie qu'en les lisant.

THÉRÈSE.

Madame, les voitures rentrent. Valentine va paraître. Ayez le courage d'éviter une entrevue qui serait si pénible pour toutes deux.

LA MARQUISE.

Oui, oui, tu as raison... Docteur, conduisez-nous au cabinet de M. d'Aubray ; j'ai promis de m'y rendre pour une formalité qui me reste à remplir ; ah ! pas encore ! pas encore ! laissez-moi donner un dernier regard, dire un dernier adieu à cet appartement où j'ai vécu si heureuse et d'où

je vais sortir pour toujours ! Adieu, chambre où Valentine est née, lit où je l'ai nourrie, berceau où je l'ai endormie tant de fois et que j'avais gardé pour y endormir sa fille... Pauvre Valentine ! elle deviendra mère à son tour et je ne serai pas là pour lui prodiguer les soins que dans une pareille occasion j'ai reçus de la mienne ! Pourquoi mon âme ne peut-elle pas s'exhaler dans ce cri suprême ? murs où je vais laisser les plus chères parts de ma vie, que ne puis-je l'y laisser tout entière et tomber morte au moment où je franchirai votre seuil.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBRAY, puis VALENTINE, LÉON ET LE JUGE DE PAIX.

D'AUBRAY.

Eh bien ! j'ai tenu ma promesse : allez-vous tenir la vôtre ?

LA MARQUISE.

Vous m'y voyez résolu.

D'AUBRAY.

Venez donc ! mon notaire nous attend. *(Il l'a conduit vers une porte latérale. Au même moment entrent Léon et Valentine.)*

VALENTINE.

Que vois-je ? ah ! demeurez, Madame, ma m.... je ne sais comment vous nommer. Est-ce vrai ? est-ce possible ? vous m'avez trompée ? vous n'êtes pas ma mère ?

D'AUBRAY.

Valentine, votre présence, vos questions sont un trop grand supplice pour elle. Il faut le lui épargner, laissez-nous sortir.

VALENTINE.

Non, non, pas avant qu'elle m'ait répondu. *(Elle aperçoit le docteur.)* Ah ! docteur, c'est vous. Que je suis heureuse de vous revoir ! ma réclamation est légitime, n'est-ce pas ? Appuyez-la, venez à mon secours. *(Le juge de paix entre.)*

D'AUBRAY.

Mais la déclaration que vous lui demandez, elle l'a déjà faite ; elle va la renouveler devant mon notaire et devant le juge de paix qui nous attendent.

LE JUGE DE PAIX.

Pourquoi refuser à Madame *(Il montre Valentine.)* la satisfaction qu'elle réclame. Il me paraît juste de la lui accorder.

D'AUBRAY.

Puisque tout le monde le veut, parlez, Madame, recommencez de vive voix les aveux que vous m'avez faits par écrit. J'espère qu'en échange de ma complaisance, M. le juge de paix n'hésitera plus à me remettre les papiers au sujet desquels il a dû recevoir ce matin même une décision du ministre.

LE JUGE DE PAIX.

En effet, Monsieur, je l'ai reçue et j'apporte ici les papiers dont vous me parlez. Mais ce n'est ni à vous ni à moi d'en prendre connaissance. Le ministre m'a donné l'ordre de les remettre à une personne qui a des clartés toutes particulières sur cette affaire.

LE DOCTEUR.

Et quelle est cette personne ?

LE JUGE DE PAIX.

C'est vous !

D'AUBRAY.

Ciel !

LE JUGE DE PAIX, *au docteur.*

Lisez ces papiers, Monsieur. Je désire que vous m'en rendiez compte, s'il y a lieu, avant que j'interroge Madame. Le ministre m'écrit qu'il faut m'en rapporter aveuglément à vos paroles et que votre jugement sera la vérité. *(Moment de silence. Le docteur prend le paquet, l'ouvre, le lit, regarde d'Aubray et va jeter le paquet dans le feu.)*

D'AUBRAY.

Que faites-vous ?

LE DOCTEUR, *bas à d'Aubray.*

Ce qu'aurait fait votre belle-sœur... Valentine, embrassez Madame; je vous garantis qu'elle est votre mère.

LA MARQUISE.

Ah ! ma fille !

LÉON, *bas à son père.*

Ainsi, mon père, vous nous trompiez quand vous refusiez à Madame...

LA MARQUISE.

Léon, est-ce à vous de vous souvenir quand j'oublie, de faire des reproches quand j'offre la main ?

D'AUBRAY, *à demi-voix.*

Ah ! votre générosité me tue. Vous ne savez pas tout ce que vous avez à me reprocher. Vous retrouvez votre fille, mais ruinée ; oui, ce château, ce pays qui nous sont si chers, vous allez être forcée de les quitter. Tout a été vendu, livré à l'influence implacable qui m'a dominé si longtemps.

LE DOCTEUR, *qui s'est rapproché.*

Que dites-vous ? ruinée ! Valentine est ruinée !

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *qui est entré depuis quelques instants.*

Décidément, ma belle tante a le don de seconde vue ; voilà le tableau qu'elle m'avait annoncé. *(Il s'avance.)* Mes compliments bien sincères à

madame la marquise d'Aubray. Baron, je vous apporte les adieux de ma tante.

D'AUBRAY.

Madame de Batz est partie ?

LE VICOMTE.

Sur quelques mots de M. le juge de paix, qui lui a appris je ne sais quelle décision du ministre, elle s'est envolée vers Lyon. En partant elle m'a recommandé de passer chez votre notaire, et voilà ce qu'il m'a remis.

D'AUBRAY, *à demi-voix.*

Monsieur, c'est un contrat dont la forme est inattaquable et qui vous rend maître de ce château et de toutes les terres qui en dépendent. *(Le docteur écoute.)*

LE VICOMTE.

Moyennant quelle somme ?

D'AUBRAY.

Moyennant deux millions.

LE VICOMTE.

Que je vous paierai, moi ?

D'AUBRAY.

Que je reconnais avoir reçus de votre tante.

LE VICOMTE.

Je ne la croyais pas si bien en argent comptant. Docteur, qu'avez-vous fait de ces papiers que M. le juge de paix a dû vous remettre ?

LE DOCTEUR.

Et qui renfermaient le secret de cette convention mensongère ? Monsieur le vicomte, je les ai brûlés.

LE VICOMTE, *déchirant le contrat.*

Nous sommes quittes.

D'AUBRAY, *bas au docteur.*

Vous m'avez absous ; je me condamne. Je pars demain et je ne reviendrai jamais.

VALENTINE.

Docteur, nous serons vos filles.

NOTE. — Les acteurs du Théâtre Français qui ont joué cette pièce avec tant de talent et d'ensemble y ont pratiqué deux coupures que l'auteur indique sans les imposer.

Dans le monologue du 8^e acte, après cette phrase : *Reprends des forces pour m'embrasser ; on passe à : Voilà mon clavecin, ma bibliothèque.*

La scène 6^e du 5^e acte finit à cette phrase : *Conduisez-nous au cabinet de M. d'Aubray ; la marquise fait quelques pas vers la porte et Valentine entre avec Léon ; M. d'Aubray ne paraît qu'un moment après.*

FIN.